



La revue des lycéens du réseau AEFÉ en Europe

N° 1 - Février 2011

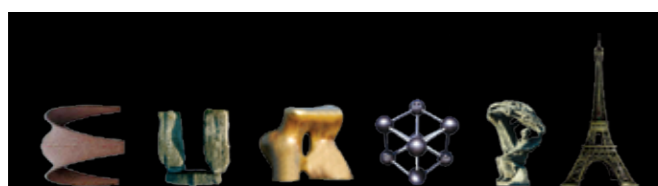


Sommaire

Les anniversaires sont toujours l'occasion de retrouvailles entre proches. Alors que l'AEFE vient de fêter ses 20 ans et que l'Association Mondiale des Anciens Élèves du Réseau vient de voir le jour, les établissements d'Asie, d'Amérique et d'Afrique possèdent déjà leur journal gratuit de collégiens et de lycéens, lancé à l'initiative d'enseignants volontaires des trois continents et soutenu par l'AEFE et l'Inspection Pédagogique. Les jeunes journalistes de 16 établissements d'Asie, de 8 établissements d'Afrique et de 6 établissements d'Amérique publient régulièrement sous forme numérique et papier des articles en relation avec leur continent.

L'Europe, avec ses 45 000 élèves scolarisés dans des établissements français à l'étranger, était donc en retard sur les trois autres grandes régions du monde. De là est né le projet de lancement de la revue EUROPA. Le dossier spécial de ce premier numéro, « 20 ans en Europe », est l'occasion de réfléchir au tournant de 1989-1991 et de s'interroger sur ceux qui ont 20 ans aujourd'hui. Mais nos établissements n'ont pas attendu 1990 pour voir le jour : c'est ce que nous rappellent nos élèves journalistes qui, en apprentis historiens, ont recherché dans la presse quotidienne du début du 20e s. les traces laissées par nos écoles.

Bonne lecture.
Toute l'équipe d'EUROPA



EQUIPE DES CONSEILLERS RÉDACTIONNELS DES LYCÉES FRANÇAIS D'EUROPE :

Athènes, Grèce : Dominique Vidaud ; **Bruxelles, Belgique :** Ludovic Chevutski ; **Kiev, Ukraine :** Lilian Filipozzi ; **Moscou, Russie :** Christophe Barthélémy ; **Oslo, Norvège :** Laurent Fournier ; **Varsovie, Pologne :** Cyril Dedieu, Arnaud Léonard, Fabrice Magnone ; **Vienne, Autriche :** Gilles Combecave, Jean-Michel Smoluch.

RESPONSABLE DE RÉDACTION :

Arnaud Léonard, aleonard@lfv.pl

Remerciements :

Christine A. Perier (Proviseure Lycée René Goscinny, Varsovie), Michel Héron (IPR-IA Histoire-Géographie, AEFE), Patrick Ténèze et Amélie Tiphaigne (Service Communication et Événements, AEFE), Matthieu Séguéla (Revue ASIA, Tokyo), Olivier Vece (Revue AFRICA, Tunis), Sandrine Rey (photographies, Moscou), Jean-François Fogliarino (Paris).

20 ANS EN EUROPE

Il y a 20 ans en Europe

■ 89 mm d'écart entre l'Ouest et l'Est..... 3

■ 1990 : un mur en ruines..... 4

Avoir 20 ans en Europe

■ Un air branché ? Maxime, 20 ans à Kiev..... 6

■ Dimitri : militant musical !..... 7

■ Vivre d'amour et d'eau fraîche ?..... 8

ARTS ET HISTOIRE

■ I Panagia ton Parision..... 10

■ Le métro de Moscou, toujours en vitrine..... 12

■ Andrzej Wajda nous parle de son film *Katyn*..... 14

■ Critique de cinéma, un métier qui s'apprend..... 18

DANS LA PRESSE DU DÉBUT DU SIÈCLE

■ La saga du Lycée français à Londres (1884-1922)..... 20

■ Ces écoles qui ont fêté leur centenaire..... 24

■ Prague : de l'école française au Gymnase réal (1919-1929)..... 26

■ Quand nos lycées distribuaient les prix !..... 28

■ Des Français privés d'éducation..... 30

■ En Hongrie, le français à l'honneur..... 32

EUROPE EN MARCHÉ

■ Rencontre européenne des délégués lycéens..... 34

■ Femmes de la Méditerranée, entre tradition et modernité..... 36

■ *In memoriam* Bronislaw Geremek..... 38

■ Le 9 mai, journée de l'Europe..... 42

89 mm d'écart entre l'Ouest et l'Est

MILENA BISZTYGA,
PATRICK KWILMAN, T^{LE},
LYCÉE FRANÇAIS DE VARSOVIE



THOMAS, LE PETIT GARÇON DU FILM, ANCIEN ÉLÈVE DE NOTRE LYCÉE

Entre l'ancienne Union soviétique et l'Europe de l'Ouest une différence symbolique existe : l'écart de 89 mm entre les voies ferrées. De fait, les voies ferrées de l'Union Soviétique mesuraient 1524 mm de large contre 1435 mm en Europe. De nombreuses œuvres cinématographiques ont essayé d'illustrer les variations entre ces deux mondes frontaliers. Un film marquant reste le court-métrage de Marcel Łoziński, un réalisateur polonais : *89 mm d'écart (89 mm od Europy)* en 1993.

Le film est situé à Brześć, une ville sur la frontière entre la Pologne et la Biélorussie. Il présente le changement des boggies sous les châssis des wagons pour les trains allant en Europe ou en revenant. Le public international regarde passivement la scène qui se joue devant lui. On mange, on parle, dans une multitude de langues. Un petit garçon sort de son wagon et va parler à l'un des chemins. Ce petit garçon semble être le seul à s'intéresser à ce qui se passe autour de lui. Il est intrigué par tout ce qui l'entoure, mais le spectateur semble être face à une routine, à un élément de vie quotidienne

comme le petit déjeuner ou le café du matin.

Malgré cela, il faut noter que le réalisateur essaye de nous montrer d'une manière subtile que ces millimètres sont à l'image de la différence entre deux mondes.

■ Une différence toujours sensible

Au début des années 1990, lorsque le film fut créé, l'idée se forma d'une égalité entre les nations, d'une unification entre les pays, pour que les frontières entre les systèmes soient brisées et que les hommes s'unissent. Mais tout est toujours en place. Les voies ferrées

pour l'Est auront toujours un écart avec celles de l'Ouest.

On peut essayer de masquer le fait que les différences soient vivantes mais, même aujourd'hui, on peut les apercevoir. Dans un pays ex-communiste, occupé à trois reprises, on peut essayer de voir les nuages blancs dans le ciel ; mais la fumée noire d'un train allant vers le monde « meilleur », l'Europe de l'Ouest, plane et planera toujours au-dessus de nos têtes. En tous cas, c'est ce que pensent certains Polonais ; c'est peut-être maintenant à nous, 20 ans après, de marquer une différence, de faire un pas radical, d'en finir avec ces frontières ? ■



MARCEL ŁOZIŃSKI,
UN GRAND DOCUMENTARISTE
POLONAIS

LE RÉALISATEUR MONTRE QUE CES MILLIMÈTRES SONT À L'IMAGE DE LA DIFFÉRENCE ENTRE DEUX MONDES. MÊME AUJOURD'HUI ON PEUT LES APERCEVOIR. POUR QUE LES FRONTIÈRES ENTRE LES SYSTÈMES SOIENT BRISÉES ET QUE LES HOMMES S'UNISSENT, C'EST PEUT-ÊTRE À NOUS, 20 ANS APRÈS, DE MARQUER UNE DIFFÉRENCE, DE FAIRE UN PAS RADICAL.



CHRIS NIEDENTHAL
PHOTOGRAPHIE LES
PRODUITS RARES À
WROCLAW (POLOGNE)
DANS LES ANNÉES 1980

Wygrałem olimpiadę z języka rosyjskiego, co umożliwiło mi wyjazd do Moskwy koleją przyjaźni polsko-rosyjskiej i zwieźnienie kawalka świata.

J'ai gagné une olympiade en langue russe, ce qui m'a permis d'aller à Moscou en train de l'amitié polono-soviétique et de voir un peu le monde.

Je me suis réveillé très tôt aujourd'hui pour réviser un peu, avant d'aller à l'Université. La philologie russe n'est pas la voie la plus facile... Je me rappelle du jour où je suis allé à Moscou en train de l'amitié polono-soviétique. C'était il y a 4 ans, j'étais encore au lycée et c'était la seule possibilité de voyager et de voir un peu le monde. J'avais appris une vingtaine de textes par cœur parce que je ne parlais pas encore russe aussi bien que ça. En tout cas, je ne regrette pas cet effort. Et mes amis, qu'est-ce qu'ils étaient jaloux ! De plus, mes parents et mes grands-parents n'avaient jamais quitté la Pologne, donc ma fierté était encore plus grande. Je suis allé à l'Université avec le vélo de mon grand-père, une vieille « Ukraina » (la marque du vélo). J'espère que bientôt je pourrai m'acheter un nouveau modèle. Certains de mes amis viennent d'acheter des bicyclettes anglaises...

Mon meilleur ami, Krzysztof, a obtenu aujourd'hui, après seulement 5 mois d'attente, le permis d'aller en France. Quel changement ! Il y a un an on n'aurait même pas rêvé d'aller à l'Ouest ! On ne pouvait espérer que des permis de sortie pour d'autres pays communistes et cela seulement dans le cadre de nos études. Mon ami Zbigniew qui avait obtenu une bourse pour aller en Chine, n'est plus jamais revenu ! Au moins, moi, j'ai déjà vu une partie de la Russie. Il serait fantastique, quand même, de voir un peu l'Europe si on me le permet !

Aujourd'hui à l'Université une surprise de plus m'attendait... En fait, on commence à étudier des textes des auteurs occidentaux. Avant, on n'analysait que des œuvres russes. Cela paraît logique à la faculté de philologie russe mais, enfin, il y a beaucoup de traductions des écrivains anglais et français, ce qui est plus passionnant que Dostoïevski tout le temps.

Chciałem kupić 6 par skarpet ale nie pozwolono mi. Sprzedawczyni wytłumaczyła mi, że produktu tak atrakcyjnego jak skarpety nie można było kupować w tak dużych ilościach. Miałem dwa dolary w kieszeni, więc poszedłem do Peweksu.

Je voulais acheter 6 paires de chaussettes mais on ne me l'a pas permis, la vendeuse a expliqué que le produit était si attractif que l'on ne pouvait pas en acheter autant. J'avais 2 dollars dans ma poche, je suis allé au Pewex.

Le Pewex est pour moi un univers à part. Je me sens privilégié quand je rentre dans ce magasin, et parfois gêné de savoir que certains de mes amis ne peuvent rien y acheter. J'y trouve tout ce qui peut m'intéresser : des chocolats, des ananas en conserve, du café, du thé, des médicaments, du sucre, des télévisions, des disques, du shampoing et même de la vodka. Les vêtements de marque peuvent également y être achetés ; la semaine dernière j'ai même investi quelques dollars dans un jean.

Ah oui ! Parce que dans un Pewex on ne peut que payer en dollars ou en bons, d'où le fait que la plupart des gens ne peuvent pas acheter dans ce magasin de "riches". Cela me rappelle d'ailleurs qu'il n'y aura peut-être plus de marché noir. Car mon cousin, pour se faire un peu d'argent de poche, vendait des produits de Pewex, ou échangeait des dollars illégalement (parce que les banques refusaient d'échanger l'argent).

Le Pewex, c'est pour moi le seul lien avec l'Ouest ; ce magasin est une sorte de messenger de l'actualité occidentale, certes en retard, mais qui nous permet de garder une fenêtre ouverte sur le monde extérieur et éviter l'obscurantisme. Maintenant, je pense que tout va changer, le mur est détruit, les entreprises étrangères s'installent à une vitesse fulgurante, je découvre avec délice le Coca dans de

grandes bouteilles, les magasins alimentent leurs étagères qui ne désemplissent plus. On m'a dit qu'ils fonctionnaient maintenant avec des stocks. Enfin ! Plus de queues interminables sous la pluie pour arriver devant une étagère vide... Les queues, c'est typique ici. Il y a encore quelques mois on pouvait sortir dans la rue et voir plusieurs files de gens, formées tout au long des trottoirs. Un jour, je me souviens, qu'un journaliste étranger est arrivé devant l'un des magasins où je faisais la queue et a pris une photo de cette foule si exceptionnelle pour lui. Un policier de la « Milicja » s'est approché, lui a arraché des mains l'appareil, a enlevé la pellicule et l'a écrasée par terre tout en criant féroce : « En Pologne, il n'y a pas de queues ! ». Avant, les queues étaient le signe que quelque chose de spécial était arrivé dans le magasin.

Kilka tygodni przed Świętami Bożego Narodzenia w radiu triumfalnie ogłaszano, że statki pełne owoców wyływały z Ameryki w kierunku Polski. A la radio, on annonçait triomphalement que des bateaux pleins de fruits avaient quitté l'Amérique en direction de la Pologne.

Des fruits « exotiques » aussi simples que la banane ou l'orange ne venaient en Pologne que pour des occasions très spéciales. L'extraordinaire d'avant est le commun d'aujourd'hui. Maintenant, ces fruits et bien d'autres pourront être achetés beaucoup plus souvent, en tout cas je l'espère. Cependant, je ne comprends pas pourquoi, encore maintenant, il est si difficile d'obtenir un permis de sortir du

territoire ; cela fait 3 mois que j'en ai fait la demande. Je veux pouvoir rejoindre ma famille d'accueil en Italie, premier pays de ma « visite en Europe ». J'ai déjà rempli tous les fichiers, papiers, apporté tous les certificats et autres documents. J'ai comme le sentiment que l'on ne me laissera pas partir mais je garde tout de même l'espoir comme l'a gardé Krzysztof. Je rêve de pouvoir cueillir une orange ! Ici, la dernière fois que j'ai acheté une orange c'était il y a 5 mois ; il y avait tout de même la queue car c'était le premier arrivage d'oranges dans les magasins depuis l'arrêt du rationnement. Celle que j'ai achetée n'avait pas beaucoup de goût, mais le seul fait de tenir une orange me rendait déjà heureux. La Russie m'avait laissé un bon souvenir malgré la curieuse sensation que j'avais ressentie à ce moment là, d'être suivi et épié à longueur de journée. Je me souviens que j'avais eu l'impression de partir au bout du monde, dans un pays dans lequel je connaissais à peine la langue. Je suis également parti en Bulgarie, qui d'ailleurs m'avait beaucoup plu. Mais je ne vais pas écrire longtemps sur mes vacances à « l'étranger ». D'ailleurs, les vacances je les ai passées le plus souvent en Pologne au bord de la mer ou à la montagne. Il était rare que je puisse partir au-delà des frontières. Je dois avouer que j'ai passé de bons moments mais maintenant j'ai envie de voir le monde, d'autres pays, d'autres visages, d'autres coutumes. Après les images que j'ai pu voir dans mes livres de latin sur l'Italie, ce pays me fait rêver ! J'ai entendu dire que l'Union soviétique n'en a plus pour très longtemps, j'espère que cela résoudra nos problèmes et nous apportera quelque chose de meilleur... ■

1990 : un mur en ruines

MYRIAM BACONIN, PAUL DIVET,
JAKUB KRZYŻKOWIAK, T^{LE},
LYCÉE FRANÇAIS DE VARSOVIE

Nous avons choisi de nous intéresser à ceux qui avaient 20 ans au moment de la chute du mur de Berlin, de la fin de l'URSS et de l'ouverture du marché polonais. Nous avons interviewé des membres de nos familles pour reconstituer la réalité de l'année 1990 à travers leurs souvenirs, leurs expériences. Sur cette base, nous avons imaginé une journée dans le journal intime d'un jeune Polonais, ses réflexions et ses préoccupations au quotidien.



■ CHRIS NIEDENTHAL,
LE BAZAR DE GRÓJEC

■ CHRIS NIEDENTHAL
PHOTOGRAPHIE DES JEUNES
FAISANT LA QUEUE DEVANT UN
MAGASIN À LA MODE

■ CHRIS NIEDENTHAL,
UNE BOUCHERIE DE VARSOVIE



Nous voici dans un café, impatientes de rencontrer un garçon, un étudiant, Maxime. A notre grand étonnement, il respecte le quart d'heure de politesse français. Normal, même s'il a vécu une bonne partie de son enfance en Ukraine, il a été naturalisé français après avoir séjourné longtemps dans le bocage breton. Notre première impression, c'est celle d'une personne aisée : placardé au centre du t-shirt, le logo Dolce & Gabana ; le tout accompagné d'un jean de qualité. Un jeune homme comme lui, ça ne court pas les rues à Kiev !



UN GROUPE DE JEUNES SUR UNE PLACE DE KIEV (UKRAINE)

Un air branché ? Maxime, 20 ans à Kiev

NORA HIVERT,
DIANA ARJA, 2^{DE},
LYCÉE FRANÇAIS DE KIEV

À seulement vingt ans, Maxime Boukhar a déjà beaucoup voyagé. Ses parents divorcent lorsqu'il a treize ans. Il part avec sa mère vivre en France. Une question nous vient à l'esprit : « Pourquoi tu n'es pas resté avec ton père ? ». « A vrai dire, à treize ans on ne se pose pas vraiment la question », répond-il d'un air indifférent. A l'expression de son visage et à la façon dont il décrit les choses, on s'imagine qu'il a passé quatre terribles années en Bretagne ! « La vie est monotone, on suit la routine. Il pleut des cordes, la température change occasionnellement. Je sais, à la minute près, que la citerne de ramassage du lait va passer devant ma maison ». Le reste de sa vie en France se termine par un séjour de deux ans à Paris. Alléchées par cette annonce, on tend l'oreille à la recherche « d'informations passionnantes », *the scoop* ! Mais finalement, le désarroi s'empare de nous, on récolte une réponse sèche et sans entrain : « Rien d' spécial ».

■ Une famille aisée

Entre les blancs de notre discussion on parvient à cibler un curieux détail dans son existence dynamique. Notre cher Maxime

fait chaque mois des allers-retours entre l'Italie, l'Angleterre et l'Ukraine afin de se procurer des jeans et quelques t-shirts de marques branchées. Evidemment pour échapper à la contrefaçon... Ses occupations préférées : la radio américaine et un jogging le soir au centre ville de Kiev. Notre conversation devait finir sur une dernière information alléchante ! Le grand-père de Maxime détenait le poste de président du club « Dynamo Kyiv » jusqu'en

NOUS N'ÉCHAPONS PAS À L'AIR DU TEMPS, À UNE ÉPOQUE FRIVOLE, OUTRANCIÈRE, DÉPENSIÈRE, FOCALISÉE SUR LES MODES ET SUR LES MARQUES. MONDIALISATION OBLIGE !

1994. Au moment où l'espoir d'obtenir des détails d'une importance primordiale pour cette conversation, apportait un éclair de lumière dans les yeux des deux lycéennes que nous sommes, Maxime se tend et évite un sujet familial visiblement tabou : « Il vaut mieux ne pas en parler ».

Notre soirée se termine enfin. Maxime fait preuve de générosité. Un geste large de sa part : il sort un billet de 100 grivnas pour payer le café.

Lecteurs, ne voyez pas dans ce portait une vision trop ironique de Maxime. Certes il a les moyens de se payer des vêtements branchés et peut-être même dans une mode soutenue et onéreuse. Comme tous les jeunes, quel que soit leur milieu, il n'échappe pas, nous n'échappons pas hélas, à l'air du temps, à une époque frivole, outrancière, dépensière focalisée sur les modes et sur les marques. Mondialisation oblige !

Mais, ce que nous retiendrons de Maxime c'est sa capacité d'adaptation. Il a passé le bac L en France et a fait des études en Angleterre. Il maîtrise couramment 4 langues : le français, le russe, l'ukrainien et l'anglais. Il prépare un MBA anglophone à Kiev et il travaille tous les étés. ■

Dimitri : militant musical !

JEAN XAVIER CARON,
MIKITA SLICHNYI, 2^{DE},
LYCÉE FRANÇAIS DE KIEV

Nous allons vous présenter une personnalité qui, tout au long de sa carrière, a poursuivi sa passion, mais cela n'a pas été sans difficultés, ni injustice.

Dimitri, « Dima » pour les intimes, modeste et talentueux, gagne sa vie avec les cours de guitare qu'il donne et ses concerts occasionnels. Il est grand, costaud, garde ses cheveux courts à l'exception d'une petite queue de cheval. Vêtu de ses éternelles chemises blanches, il parcourt les rues de Kiev, sa guitare sous le bras.

Nous nous sommes réunis un soir, dans la traditionnelle salle de classe où il nous donne des cours, qui en un instant s'est transformée en lieu de discussion. Une rencontre amicale et conviviale.

■ La guitare, avant tout un mode d'expression

Dima est né dans la ville de Tchernihiv en Ukraine. Il reçut sa première guitare classique à huit ans, mais n'y prêta pas une grande attention. C'est seulement vers treize ans qu'il commença à s'intéresser à la musique. Fan de Métal, Dima se tourna quand même vers la guitare classique. C'était pour lui une façon de s'exprimer, mais ça n'a pas toujours été une option de travail. Il apprit à jouer tout seul, croyant que l'école de musique était ennuyante.

En mûrissant, il changea d'avis et s'inscrivit à l'école de musique de Tchernihiv. Ayant déjà une certaine expérience, il finit ses études en une année, alors que le programme habituel se déroule en cinq ans. Ensuite, il voulut rejoindre le collège musical, mais dut attendre une année avant de pouvoir commencer les cours. La direction de cette école oblige les élèves à payer pour adhérer au collège, alors que ces établissements sont publics. Il refusa obstinément de payer, ce qui lui fit perdre une année d'étude. Malgré tout, son insistance fut récompensée et il termina avec brio ses années de collège. ■

11 КВІТНЯ
ПОЧАТОК О 19:00
CRYSTAL HALL
«КРИСТАЛ ХОЛ КИЇВ»
ДНІПРОВСЬКИЙ УЗВІЗ, 1
ДЕТАЛЬНА ІНФОРМАЦІЯ: +380 44 288 50 69
ЗАМОВЛЕННЯ СТОЛИВ: +380 67 442 92 67

ВЕДУЧИ СВЯТА —
ВАСЯ ФРОЛОВА ТА
ЯРОСЛАВ РЕВО

ЖИВІЙ
ЗВУК

ФІНСЬКІ DJ'S:
ДЕРБАСТЛЕР, СОНОЛОВ, РАЧОК, БЕЛЫЙ

DJ ТОЛЯ BIRTH
DAY PARTY

ВЕКСКЛЯРСЬКИЙ
МУЗИКАЛЬНИЙ ОРКЕСТР

GREEN GREY · GORCHITZA LIVE PROJEKT · ТНМК
РІАНОВОУ [ДМИТРИЙ ШУРОВ] · ЮЛІЯ ЛОРД
ДАХАБРАХА · ДИМНА СУМІШ · КРИКІТКА · ТОМАТО JAWS

■ Un parcours difficile pour faire partie des meilleurs orchestres

Lorsqu'il voulut entrer au conservatoire, même histoire : il refusa de payer mais fut tout de même admis. Lors de ses examens finaux, les examinateurs lui mirent des notes médiocres alors que Dima jouait, selon ses propres dires, mieux que quiconque au conservatoire. S'il réussit à obtenir son diplôme, c'est parce que, pour son dernier examen, il avait invité tous ses amis : les examinateurs savaient qu'il y avait trop de témoins pour ne pas juger Dimitri sur ses qualités artistiques.

Il est le cinquième guitariste à avoir fini ses études au conservatoire en Ukraine. Il travaille maintenant dans plusieurs écoles de musique.

Il aimerait éventuellement rejoindre l'orchestre philharmonique de Kiev, mais il

croit qu'il faut avoir une connexion directe avec quelqu'un de haut placé pour pouvoir faire partie de l'orchestre. ■

UKRAINE / УКРАЇНА
KIEV / КИЇВ
Lycée Français Anne de Kiev
Effectifs : 310 élèves dont 129 français
Chef d'établissement : BRESCH Jean-David
Adresse : 21 rue Tchapaïeva / 01030 Kiev
Tél : 00 380 44 200 19 93
Fax : 00 380 44 200 19 97
Mél : direction@adk.org.ua
Web : www.adk.org.ua

Vivre d'amour et d'eau fraîche ?

Voici l'histoire d'une jeune Italienne, Emma, entre Varsovie et Milan. Nous l'avons interviewée, ainsi que ses parents, par courrier électronique. Nos discussions ont révélé toute la difficulté pour une jeune adulte d'acquiescer son indépendance et d'assumer ses choix.

Depuis 20 ans, Emma est partagée entre deux cultures européennes différentes. Elle est née en France. A l'âge de quatre ans, son père, de nationalité italienne accepte un travail en tant que cadre d'une nouvelle entreprise d'importation en Pologne. Ayant vécu 3 ans à Paris, les parents d'Emma décident de mettre leur fille à la maternelle française de Varsovie, puisqu'à cette époque, la Pologne sortait tout juste d'une situation politique et économique difficile, il n'existait qu'un établissement de langue « latine » dans la capitale. Jusqu'à l'adolescence, Emma s'y plaît et s'entend bien avec ses parents. Ces derniers, depuis qu'elle est toute petite, lui enseignent « les bonnes manières » tout en l'initiant à une certaine autonomie et à l'indépendance qui « l'aideront à sa majorité à faire face à la vie d'adulte qui l'attend ». Cependant, il existe un problème pour les expatriés : ils peuvent se lasser du pays qui les accueillent, et souhaiter, au bout d'un certain temps, retourner dans leur région d'origine. Même quand il s'agit du

même continent - l'Europe, chaque pays possède sa propre culture, à laquelle on doit s'adapter. Celle de la Pologne ne convenait plus à Emma.

■ Un désir précoce d'indépendance

A 18 ans, le rêve d'Emma est d'avoir son bac et d'aller vivre seule dans une grande ville pour commencer sa vie d'adulte indépendante. Actuellement, selon les chiffres d'Eurostat, environ les deux tiers des jeunes Européens entre 21 et 27 ans habitent encore chez leurs parents. Pour ce qui est des filles, par contre, le désir d'indépendance est nettement plus marqué, mais elles aussi retardent davantage qu'autrefois le moment de quitter le toit familial. L'âge moyen de leur déménagement se situe aux alentours de 26 ans. A 18 ans, Emma est pourtant sûre de son choix et, par conséquent, elle s'inscrit à l'université de Milan, ville où elle n'a encore aucune attache. Même si ses parents sont réticents à la laisser partir seule étudier dans une ville inconnue, ils l'aident à s'y loger. Lors de ses sorties,

Emma apprend à connaître Milan et ses habitants, si différents de ceux de Varsovie. Dans la capitale économique italienne, elle trouve que les gens ont tendance à ne vivre que d'apparences et sont souvent arrogants et hautains. Cependant, au milieu de cet univers hypocrite, Emma rencontre Paolo, un jeune homme de 26 ans, avec qui elle s'entend très bien. Peu à peu, c'est l'amour qui les réunit : aujourd'hui, Emma ne pense qu'à son idylle.

■ Des parents inquiets

Cette rencontre bouleverse la relation d'Emma avec ses parents. Il se trouve que Paolo est Napolitain alors qu'Emma vient du Nord et plus précisément de Bergame. Malgré ces différences d'origine, cela n'ennuie pas les deux jeunes ainsi que les parents Napolitains. Cependant, cette situation pose des problèmes aux parents d'Emma qui ont toujours une mauvaise image des Italiens du Sud. De plus, Paolo approchant de la trentaine, il est frappé par le chômage et n'arrive toujours pas à trouver de travail

ANIA NGUYEN,
FEDERICA PEZZOLATO,
NATALIA RAMY, T^È,
LYCÉE FRANÇAIS DE VARSOVIE

fixe. A cela s'ajoute le fait que, contrairement à son amie, il n'a pas pu faire de longues études pour des raisons financières : ceci l'handicape lors des entretiens d'embauche. Ainsi, aux différences de culture s'ajoutent des différences de milieux sociaux qui sont un obstacle pour les parents d'Emma.

■ Un avenir incertain

La jeune fille fait un choix, celui de l'amour, et veut vivre pleinement ses 20 ans. Elle s'éloigne petit à petit du mode de vie et de l'éducation que lui ont donnés ses parents, partant de petits détails tels que la façon de parler - elle a pris un accent napolitain -, aux choses plus importantes comme la religion ou les études. En effet, comme beaucoup d'autres jeunes adultes, elle ne cesse de se poser des questions sur la nécessité ou non de continuer sa formation, et ne voit plus vraiment ce que lui apporterait un diplôme. A cela s'ajoute le fait qu'elle se détache de sa religion, et s'intéresse de plus en plus aux croyances des témoins de Jéhovah, dont fait partie la famille de Paolo. De plus, elle se désintéresse de la vie politique et ne veut plus voter, comme de nombreux jeunes de son âge. Selon les chiffres de l'Eurobaromètre, à peine plus de 60% des jeunes ayant le droit de vote signalent avoir voté lors d'une élection ou d'un référendum au cours des trois dernières années, alors que le vote est obligatoire dans certains États membres. Emma vivra-t-elle encore longtemps d'amour et d'eau fraîche ? ■

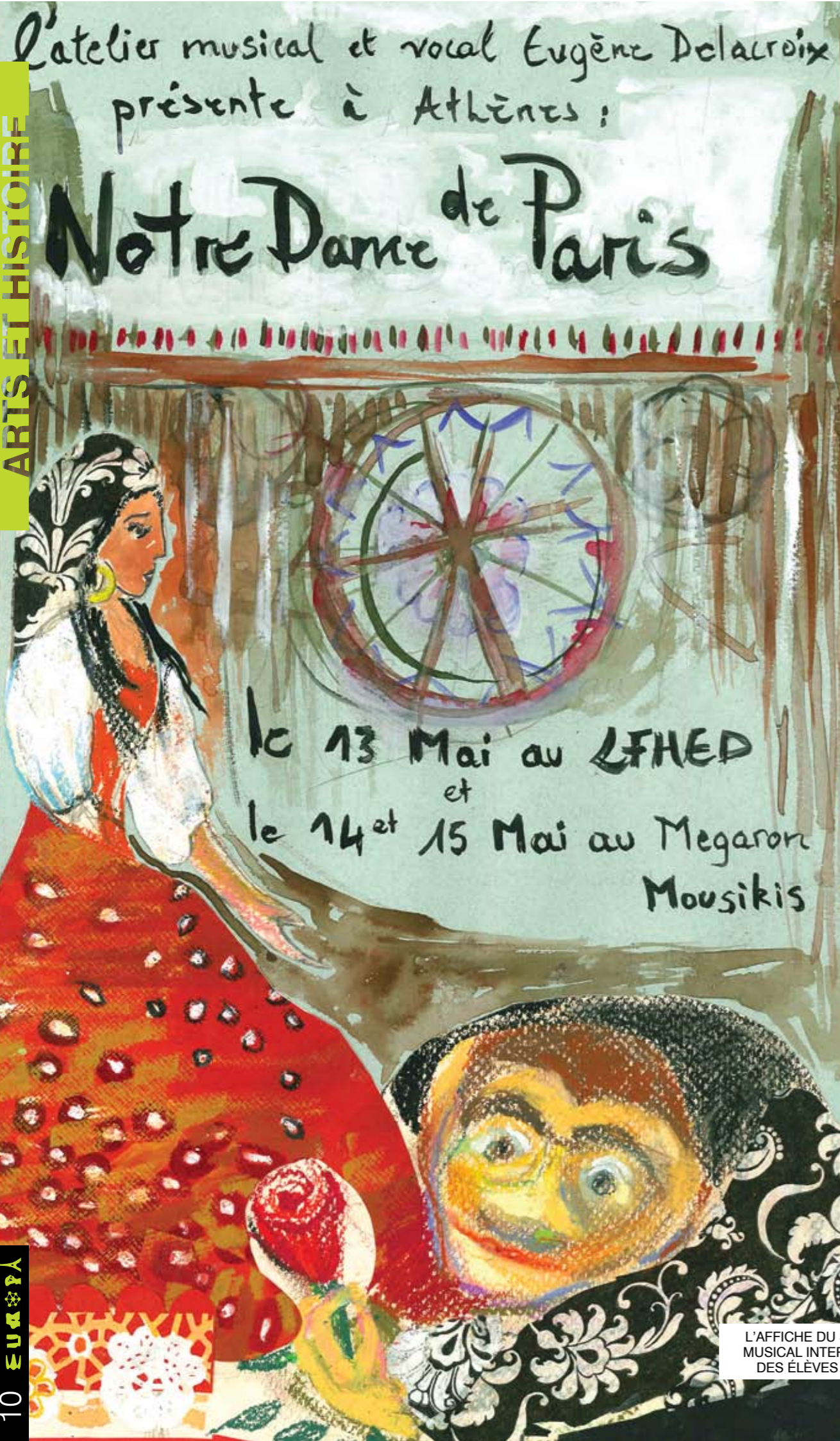


ITALIE / ITALIA
MILAN / MILANO
Lycée Stendhal
Effectifs : 1054 élèves dont 675 français
Chef d'établissement : COSTA GARON
Helena
Adresse : Via Laveno, 12 / 20148 Milano
Tél : 00 39 02 48 79 61
Fax : 00 39 02 48 70 05 66
Mél : proviseur@lsmi.it
Web : http://www.lsmi.it

LA PIAZZA DEL
DUOMO À MILAN



LA STATUE DE LA
FONTAINE DE LA
PIAZZA GIULIO
CESARE À MILAN



L'AFFICHE DU SPECTACLE MUSICAL INTERPRÉTÉ PAR DES ÉLÈVES D'ATHÈNES

I Panagia ton Parision

TAMARA HABAYEB, T^{LE},
LYCÉE FRANCO-HELLÉNIQUE
D'ATHÈNES

Notre-Dame de Paris, une histoire qui traverse le temps, une histoire éternelle qui ne perd jamais son charme, qu'elle soit imaginée par Victor Hugo en 1831, ou bien interprétée par un groupe d'élèves à Athènes en 2010.

Notre-Dame de Paris a été pour moi la chance de rencontrer des artistes, de jouer du piano, de créer une œuvre collective tout en laissant ma trace individuelle. J'étais au courant que Mr. Vidaud, professeur d'Histoire-Géographie au Lycée Franco-Hellénique, avait l'intention de réaliser un spectacle musical et je trouvais que c'était une idée merveilleuse. Nous avions une troupe théâtre et un groupe de musique à l'école, mais un mélange de ces arts était une grande innovation. Il était impossible pour moi de rater une telle opportunité : j'adorais la musique et le théâtre, et en plus je jouais au piano depuis 12 ans. J'étais extrêmement contente quand Mr. Vidaud a dit que j'allais être un membre de l'orchestre !

Le temps des représentations

Durant les premiers mois, nous nous rencontrions durant l'heure du repas afin de répéter des chansons. C'était l'heure d'entraînement ou la musique et le chant se synchronisaient. J'ai tout de suite adoré cette expérience car les chanteurs choisis étaient très talentueux ; c'était un plaisir de collaborer avec eux. A partir de février, tout le groupe se réunissait chaque deux semaines à la fin des cours. Durant ces réunions, les musiciens, les solistes, le chœur, les danseurs étaient tous présents et travaillaient activement pour le meilleur résultat. On essayait toujours de jouer toute la pièce entière afin de s'habituer aux transitions. On se réunissait aussi des samedis afin de pouvoir avoir une journée entière de répétition. Il faut avouer que c'était assez fatigant : des répétitions intenses, des points de vue différents, mais comme tout spectacle, le travail se rémunère lors de la présentation.

Jouer à l'Olympia

Nous avons joué à l'Olympia d'Athènes en mars, lors d'un festival réservé aux productions scolaires. Non seulement nous étions la première pièce, mais aussi nous étions la seule école qui n'était pas entièrement musicale. J'étais extrêmement stressée ce jour-là (comme la majo-



rité du groupe !). Nous étions arrivés tôt le matin afin d'installer les décors (qui étaient réalisés par un excellent groupe d'élèves et un professeur d'arts plastiques) et afin de pratiquer sur une nouvelle scène. Lorsque les premières cloches sonnèrent et la pièce commença, j'ai vu devant moi tout le travail de ces derniers mois. Tout le monde avait fait de son mieux et ça se voyait sur scène. Le public a adoré et nous a félicité, c'était un grand succès ! Après cette première réussite, nous avons devant nous deux représentations : une au Megaron et une à l'école. Le travail continua au même rythme, même si nous nous sentions plus à l'aise après l'Olympia. Jouer à l'école a été fait sans grande difficulté ; cependant le spectacle du Megaron est celui qui demandait le plus de travail.

Un public admiratif

Nous y étions allés la veille pour faire une répétition et afin de mettre tous les décors en place. Tous les musiciens, danseurs et chanteurs avaient des cabines d'essayage, on était traités comme des professionnels ! J'avais déjà joué dans des concerts de piano, mais le Megaron était une expérience unique. Le soir de la présentation, tout le monde était excité. La salle était remplie. Notre proviseur était monté sur scène pour parler du projet et nous attendions dans les coulisses. Silence. Les lumières s'éteignent. On ferme les yeux. On respire et on rentre sur scène. Les cloches sonnent et « Le temps des cathédrales » commence. Esmé-

ralda, Quasimodo et les sans-papiers chantent et dansent ; le public admire notre travail...

Une expérience inoubliable

Notre-Dame de Paris a été une expérience inoubliable. Malgré tout le travail de l'école, du théâtre, des activités extrascolaires, lorsque je jouais cette pièce, j'oubliais tout et j'admirais ce que nous, élèves, étions capables d'accomplir sous la direction de professeurs ayant une vision. Chaque membre avait un talent unique et Notre-Dame de Paris a permis à ces talents de se réunir et de créer quelque chose de nouveau pour notre lycée. J'espère que notre projet n'est que le début d'un long trajet et qu'il permettra à d'autres élèves de montrer leurs talents au monde. ■



GRECE / ΕΛΛΑΔΑ
ATHENES / ΑΘΗΝΑ
Lycée Franco-Hellénique
Eugène Delacroix
Effectifs : 1171 élèves dont 671 français
Chef d'établissement : MALEYRAN
Jamil
Adresse : rues Chlois & Triaklon B.P.
60050 / 15301 Aghia Paraskevi
Tél : 00 30 211 300 91 00
Fax : 00 30 211 300 91 12
Mél : proviseur@lfh.gr
Web : <http://www.lfh.gr>

Le métro de Moscou, toujours en vitrine

Ces dernières années, il est devenu presque impossible de se déplacer en voiture à Moscou. Les embouteillages sont le lot quotidien des habitants, qui peuvent passer de 4 à 7 heures par jour dans les bouchons. La solution la plus efficace pour réduire de moitié son temps de transport est de descendre les escaliers mécaniques pour prendre le métropolitain.

Station Smolenskaya lundi 27 septembre, 8 h du matin. C'est l'heure de pointe dans le métro de Moscou. Avant de gagner le quai, les usagers se pressent au guichet pour acheter leurs billets. Le prix d'un passage est de 26 roubles, ce qui équivaut environ à 60 centimes d'euro. Chaque jour 7 millions de Moscovites l'empruntent. Il est sans doute l'un des plus performants au monde. Les trains sont fréquents (en moyenne moins d'une minute), ponctuels et roulent très vite. Le réseau est vaste. Lignes et stations sont moins nombreuses qu'à Paris ou Londres, ce qui n'empêche pas la ville d'être bien desservie. La descente peut

bien durer 5 minutes à cause de la profondeur des stations. Chaque station comporte au minimum 3 escalators, un montant, un descendant et un troisième utilisé en cas d'affluence. Ornés de chaque côté par des lampes d'époques très éclairantes, ces escaliers mécaniques étaient une nouveauté technologique d'importance en 1935.

■ Des contrôleurs au féminin

Depuis toujours, des contrôleuses en uniformes sont installées au pied des escaliers mécaniques dans des petites cabines vitrées. Elles sont chargées de surveiller le flux des voyageurs et commandent le fonctionnement des escaliers. Immuables depuis l'époque soviétique, ces dames en uniformes gris – il n'y a presque pas de gardiens masculins – sont plutôt rogues. On peut d'ailleurs lire sur la porte de

leur cabine qu'elles « ne sont pas là pour donner des renseignements ». Les plus zélées d'entre elles se permettent parfois des commentaires au micro sur le comportement des voyageurs qu'elles n'hésitent pas à tancer vertement.

■ Un véritable palais souterrain

L'arrivée dans la station est impressionnante. On croirait pénétrer dans un véritable palais souterrain. Eclairées comme un musée, les stations sont magnifiques. Les lampes elles-mêmes constituent un élément artistique qui contribue à mettre en valeur le sol de marbre ou les œuvres d'art sous les voûtes. C'est entre 1935 et 1954 que la décoration des stations fut la plus riche : marbre, mosaïques, etc. Rien n'était trop beau pour l'homme soviétique (*homo sovieticus*) auquel le régime voulait montrer qu'il était un privilégié. Jadis les palais étaient réservés au tsar, désormais le peuple allait avoir son propre palais.

■ Des ouvriers à l'honneur

En 1931, Moscou lance la construction d'un métro. Dès lors, le chantier attire une abondante main d'œuvre et se veut une entreprise modèle : « Tous à la construction du métro ! ». On mobilise les Komsomols (les jeunesses communistes) qui doivent descendre dans les puits où l'on creuse les galeries. Les jeunes, les femmes et de nombreux travailleurs des autres républiques de l'URSS y sont employés. Beaucoup sont morts dans des accidents de travail sur les lieux de ce chantier pharaonique. Mais le Metrostroï était une entreprise valorisante. Ses travailleurs et leurs familles jouissaient de nombreux avantages sociaux. Les employés du métro avaient le droit de partir en vacances

PAULINE MOLLALIOGLU, T^{LE},
À PARTIR D'UN TPE RÉALISÉ
AVEC MAYLIS MAURIN ET
MARINE AFOTA,
LYCÉE FRANÇAIS DE MOSCOU

dans des « villages » près de la Crimée ou à Sotchi. Ils ne payaient rien, tout leur était offert et les enfants partaient eux en colonies de vacances. Pour la population c'était un changement considérable ; la promesse faite par les dirigeants bolcheviques d'améliorer la vie des ouvriers était tenue.

■ Un coût exorbitant, au service du modèle soviétique

Staline se sert de ce projet pour redorer l'image du pays. Ce sera « le plus beau métro du monde conçu par les meilleurs architectes de l'URSS et réalisé avec les matériaux les plus nobles ». À l'époque, beaucoup de grandes capitales sont dotées d'un métropolitain : Londres, Paris... il faut donc que Moscou ait le sien. Une fois de plus, le but du gouvernement est de prouver au monde entier que l'URSS est une grande puissance à même de rivaliser avec ses voisins européens.

Alors que dans le pays, et notamment en Ukraine, les années 1930 sont marquées par de nombreuses famines qui coûtent la vie à plus de 6 millions de personnes, des sommes incroyables sont dépensées pour la décoration du métro de Moscou.

Le métro moscovite « palais du peuple », est aussi un véritable temple de marbre, on compte 358 000 m² de marbre dans tout le réseau. Une vingtaine de types différents ont été employés : du marbre rouge, du vert, du noir... Tous proviennent des carrières des républiques de l'URSS. Le transport des matériaux

entre l'Oural (région géologique particulièrement riche) et Moscou était certes coûteux mais il n'était pas question de lésiner sur les moyens.

À la station Plochtchad Revolioutsi (Place de la Révolution), le bronze est partout. L'artiste russe Matvei Manizer réalisa pour cette seule station 76 statues de bronze de taille humaine dans le pur style du « réalisme socialiste ». Chacune des statues représente un corps de métier : l'institutrice, la garde frontière, le sportif, l'ouvrier de choc, etc. Cette station construite en 1938 reste l'une des plus impressionnantes avec Mayakovskaya et les splendides mosaïques d'Alexandre Deineka.

■ Une véritable galerie de portrait

Le régime soviétique veut imposer non seulement sa nouvelle politique mais aussi les symboles de son pouvoir. L'étoile, le marteau, la faucille ou encore les 4 lettres CCCP (en russe SSSR : URSS) sont encore visibles aujourd'hui. Encore plus impressionnant, dans quelques stations on retrouve les représentations des chefs du régime. Par exemple à la station Biblioteka imeni Lenina (Bibliothèque Lénine) se trouve un portrait géant en mosaïque de marbre de Lénine. Staline quant à lui est souvent représenté sur les mosaïques des quais. Les statues du « guide » présentes dans le métro seront retirées au moment de la déstalinisation khrouchtchevienne. Après la mort de Staline en 1953, le goût pour le luxe va s'estomper, les nouvelles stations sont

plus sobres, plus axées sur la vie quotidienne.

Dans le métro de Moscou, tout est propagande et culte de la personnalité. Quand on regarde les riches ornements et les œuvres d'art on comprend que tout a été fait de façon à satisfaire la population en lui montrant les cotés positifs du pouvoir. Aujourd'hui l'URSS, n'est plus et les signes du régime côtoient les réclames des firmes russes et internationales. Mais la propagande n'a pas totalement disparue ; on voit apparaître de nouveaux slogans patriotiques visant à promouvoir les naissances dans une Russie en manque d'enfants. On y croise aussi des récentes affiches à la gloire du pays clamant que « l'amour de la patrie commence dans la famille », ce qui n'est pas sans rappeler les anciennes valeurs de l'URSS prônant une grande famille heureuse et fière de sa patrie. ■



RUSSIE / РОССИЯ
MOSCOU / МОСКВА
Lycée Français Alexandre Dumas
Effectifs : 1140 élèves dont 765 français
Chef d'établissement : LEFEBVRE Jean
Adresse : 7A Milioutinsky per. / 101000
Moscou
Tél : 00 7 495 514 15 46
Fax : 00 7 495 980 50 99
Mél : lfm@lfm.ru
Web : http://www.lfm.ru



■ CONSTRUIRE, RECONSTRUIRE, MOSAÏQUE DE V. FROLOV POUR LA STATION NOVOKOUZNETSKAÏA OUVERTE EN NOVEMBRE 1943

■ LA JEUNE FILLE AU LIVRE, PAR LE SCULPTEUR MANIZER

■ UNE MADONE RÉVOLUTIONNAIRE, PAR LE SCULPTEUR MANIZER

UN MÉTRO QUI SCINTILLE
DANS LA NUIT

Andrzej Wajda nous parle de Katyn

1^{RE} ET 1^{LE}, LYCÉE FRANÇAIS DE VARSOVIE

LE RÉALISATEUR
ANDRZEJ WAJDA SUR LE
TOURNAGE DU FILM

Katyn retrace le destin tragique des officiers polonais faits prisonniers par l'Armée rouge en septembre 1939 puis exécutés secrètement sept mois plus tard dans différents lieux de l'URSS, notamment la forêt de Katyn près de Smolensk. Andrzej Wajda voulait ici rétablir une vérité occultée jusqu'en 1991 et honorer la mémoire de son père disparu avec les autres officiers. Le Lycée Français de Varsovie a organisé une rencontre avec ce maître du septième art, qui a bien voulu répondre à toutes les questions des élèves.

Natalia Zdanowska : J'ai deux questions. La première concerne le titre. Le film devait s'appeler d'abord *Post Mortem*. Est-ce que vous pouvez expliquer pourquoi il s'appelle *Katyn*, pourquoi vous avez changé le titre ? Et la deuxième : dans le film, à Cracovie dans le laboratoire, les Polonais cachaient les souvenirs des officiers. Est-ce que vous pouvez expliquer comment est-ce qu'ils ont pu avoir ces souvenirs chez eux ?

Andrzej Wajda : Je vais peut-être d'abord répondre à la question concernant le titre. Pendant longtemps nous avons considéré que le titre *Post Mortem* correspondait bien à l'idée du film puisque l'expression *Post Mortem*, l'expression latine, veut dire l'ouverture du corps d'une personne morte pour constater quelle a été la raison de sa mort, donc dans notre vision ce titre correspondait bien

au film que nous voulions tourner. Mais au moment où le film est venu à la distribution, les distributeurs ont tout de suite dit "Non" à ce titre. C'est pourquoi on a remplacé l'ancien titre par *Katyn*, ce qui est d'ailleurs une bonne chose puisque le titre est tout à fait univoque. Les gens qui vont aller voir le film *Katyn*, seront bien au courant de ce qu'ils vont voir, ils savent ce qu'ils vont voir. Cependant moi-même je n'étais pas très content avec ce titre, parce que le titre *Post Mortem* laisse beaucoup plus de possibilités. Le titre *Katyn* est trop univoque. Ça veut dire que je raconte toute l'histoire de Katyn, alors que moi je ne raconte qu'une partie de cette histoire. Avec le titre *Katyn* la responsabilité qui m'incombe est un peu trop grande. Cependant, au bout du compte je considère que les distributeurs avaient raison. Comme c'est le premier film sur Katyn qui sort, je crois que c'est bien qu'il s'appelle justement *Katyn*. Partout

où nous avons montré ce film, cette vérité occultée pendant tant d'années a été soudain découverte, mise à nu, pour ceux qui voyaient ce film. Donc au bout du compte je considère que ce choix est tout à fait judicieux. Maintenant, en répondant à la deuxième question qui concerne les souvenirs des officiers polonais, comment ils se sont retrouvés à Cracovie. Tout simplement en 1943, lorsque les Allemands ont ouvert les fosses, - vous avez vu dans ce film il y a deux documentaires qui sont inclus, ce sont des originaux, un documentaire allemand, un autre documentaire soviétique que j'ai montés dans le film - et bien lorsqu'en 1943 les Allemands ont ouvert les fosses, ils se sont tout de suite rendus compte que ce qu'ils voyaient, c'était les officiers polonais qui avaient été assassinés, et ces officiers-là avaient sur eux tous ces souvenirs, c'est-à-dire des documents, des décorations, des

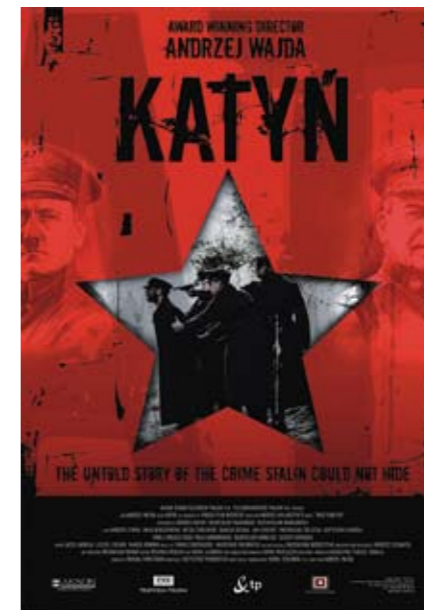
lettres de leurs familles, des photos, etc. Donc ils ont fait venir tous ces souvenirs à Cracovie par les soins de la Commission de la Croix Rouge polonaise, et les Allemands tout au début ont décidé de distribuer ces souvenirs parmi les membres des familles de ces officiers tombés à Katyn. Tout simplement, les Allemands voulaient que la vérité soit flagrante. Ils comprenaient bien qu'après tous les crimes allemands qui avaient été perpétrés, les Polonais pouvaient ne pas leur faire confiance. Donc en distribuant ces souvenirs parmi les membres des familles, ils rendaient ce qu'ils racontaient beaucoup plus crédible. Donc tout de suite ils ont fait venir les membres des familles de ces officiers et ils leur ont distribué ces souvenirs, c'est comme ça que ces objets se sont retrouvés à Cracovie.

Ania Figurska : Est-ce que le film *Katyn* vous a permis de jouer le rôle d'un historien ?

Andrzej Wajda : Tout d'abord, je dois vous dire qu'en 1946 j'ai commencé mes études à Cracovie, à l'Académie des Beaux-Arts, qui est très connue grâce à un grand peintre historique polonais, Jan Matejko. A cette époque, l'Académie des Beaux-Arts était dominée par la peinture française, surtout le postimpressionnisme. Ainsi, pour nous les étudiants, la peinture de Jan Matejko était terrible ; c'était l'incarnation de quelque chose qui était en contradiction avec la vraie peinture. C'est pourquoi, en 1949, j'ai quitté l'Académie des Beaux-Arts et je me suis inscrit à l'école de cinéma à Łódź.

Il y a une dizaine d'années, Canal +, la chaîne de télévision française à Varsovie, m'a demandé de faire une série de films intitulée « Mes Notes d'histoire » où je devais justement montrer l'histoire de la Pologne à travers mes créations. En rassemblant certains fragments de mes films, nous pouvons dire qu'effectivement je montre l'histoire de la Pologne du XIXe et XXe siècle. Visiblement, le sort de tous les artistes est de raconter l'histoire de leur pays. J'ai quitté l'Académie des Beaux Arts de Jan Matejko pour en fin de compte devenir le Jan Matejko de la cinématographie polonaise. C'est peut être mon destin ? En effet, le film *Katyn* est le dernier film historique de mon pays, qui est une sorte de complément à toute l'histoire polonaise que j'ai représentée sur l'écran.

Julie Caba : Je trouve que vous jouez un rôle de grand historien polonais. Pourquoi ne faites-vous pas des films



documentaires qui permettraient de gagner en précision sur cette histoire ?

Andrzej Wajda : Je considère tout simplement que le film documentaire n'a pas la même force qu'un film de fiction. Les historiens ne sont pas ceux qui créent l'histoire. Si les documents qui se trouvent dans les archives n'avaient pas été créés par les hommes, ils ne seraient pas intéressants pour nous et nous n'irions pas les lire. Ces documents nous intéressent parce qu'ils ont été créés par des hommes réels qui ont fait l'histoire et c'est là la force et l'intérêt de faire des films concernant des personnages historiques. Je m'en suis particulièrement rendu compte au moment où je suis allé en France pour tourner le film *Danton* où je n'ai plus eu contact avec l'histoire polonaise mais avec des événements qui ont changé l'histoire de l'Europe et du monde.

Cindy Apkarian : Qu'est-ce qui est pour vous le plus important, que le film connaisse un grand succès, ou plutôt qu'il soit riche en symboles et en

LE SORT DES ARTISTES EST DE RACONTER L'HISTOIRE DE LEUR PAYS. J'AI QUITTÉ L'ACADÉMIE DES BEAUX ARTS DE JAN MATEJKO POUR EN FIN DE COMPTE DEVENIR LE JAN MATEJKO DU CINÉMA POLONAIS.

détails mais peut-être moins compréhensible pour la plupart des spectateurs ?

Andrzej Wajda : Je pense qu'il faudrait poser la question autrement, il ne s'agit pas de faire le choix entre un film commercial ou un film artistique, mais la question qui aurait du être posée est : comment faire un film artistique et intellectuel, un film vrai, de telle manière que le public veuille bien y assister et y apprendre quelque chose ?

Je crois que répondre à cette question est un peu dur ; il me semble que lorsqu'un metteur en scène tourne un film, il doit se poser la question de savoir pour qui il tourne ce film, pour quel public. Parce que le public, selon le film qui va être tourné, connaît ou pas le sujet.

L'histoire de la Pologne n'est pas connue dans le monde entier, il y a d'autres pays dont l'histoire n'est pas connue non plus. Mais est-ce que cela veut dire que nous ne devons pas tourner de films sur nous-mêmes en notre langue, même si notre langue est beaucoup moins répandue que l'anglais, le français ou l'espagnol ? Je pense qu'un bon exemple pour nous dans ce domaine a été justement la France, la France qui s'est battue pour sa propre identité culturelle et son identité cinématographique. C'est justement en France qu'a été adoptée la loi en Europe concernant la cinématographie ; dans cette loi française, la cinématographie nationale n'était pas considérée comme une industrie, bien qu'elle soit évidemment une industrie. Mais dans cette loi, le cinéma était considéré comme un art, un art parlant en français. Et je pense que pour plusieurs nations, que ce soit les Français, les Polonais, les Italiens, les Turcs, ou les Grecs, si nous ne tournons pas de films sur nous-même en notre propre langue, ça voudrait dire que nous privons notre public de connaissances et d'espérances historiques, tel est le cas de *Katyn* ; et nous privons notre public de la possibilité de s'intégrer, car le cinéma joue ce rôle intégrateur, c'est ça la chose la plus importante et c'est la France qui nous a enseigné comment lutter avec le cinéma pour pouvoir nous exprimer, exprimer notre histoire, ce qui nous intéresse en notre propre langue pour notre propre public.

Michal Zaczekiewicz : Vous avez dit que vous avez étudié à l'académie des Beaux Arts à Cracovie. Dans le film nous pouvons voir un jeune garçon qui veut accéder à cette académie ; y a-t-il un rapport avec vous ? Que signifie alors sa mort ?

Andrzej Wajda : Le film *Katyn* est né de toute une série d'événements réels, que j'ai pu retrouver dans toutes sortes de mémoires et de documents. Je me suis dit que le premier film sur l'histoire de Katyn devrait être basé sur des faits divers.

Je me suis dit qu'il serait mieux de ne pas tourner un film sur une seule famille ce qui aurait été certainement plus simple mais j'ai préféré tourner un film sur quatre histoires, sur quatre familles différentes dont un couple formé par ce jeune homme Tadeusz et une jeune fille avec laquelle il fuit par les toits de Cracovie.

Comme je vous l'ai dit, en 1946, je me suis inscrit à l'académie des Beaux Arts. J'ai passé toute la guerre dans l'espoir qu'elle allait terminer un jour, et que je pourrais finalement m'inscrire à l'académie. Donc je me suis dit que peut être ce serait bien de montrer un jeune homme s'inscrire dans cette école. Et qu'en quelque sorte il laisse apparaître quelques uns de mes espoirs de cette époque. Pendant le tournage du film ce couple a commencé à se développer, on a vu apparaître de nouvelles scènes, de nouveaux dialogues, et à un moment je me suis rendu compte que ce couple en lui même pouvait former une histoire à part. On n'avait pas besoin d'autres histoires, on pourrait se contenter seulement de leur histoire. C'est pourquoi j'ai couru consciemment le risque d'éliminer des scènes avec ce couple et j'ai décidé d'assassiner ce jeune homme.

“ S'IL Y A UNE CHOSE QUE J'AIMERAIS QUE VOUS GARDIEZ EN MÉMOIRE, C'EST QUE LA PREMIÈRE CHOSE POUR UN TOTALITARISME, POUR ENVAHIR UN PAYS, UNE NATION, C'EST D'ÉLIMINER LES INTELLECTUELS.

Joanna Rojek : Ma question porte sur le travail du scénariste. Nous savons qu'il y a eu environ 30 versions du scénario et j'aimerais savoir quels sont les principaux changements dans les différentes versions ?

Andrzej Wajda : La grande difficulté de tourner ce film ce n'était pas tellement de réaliser le film, ce n'était pas comment trouver les bons comédiens, comment trouver une bonne équipe ou comment trouver les bons lieux où tourner ce film. La vraie difficulté c'était justement de prendre la décision, de faire le choix, à la base du matériel à partir duquel nous allions tourner ce film. La plupart des films de l'école polonaise du cinéma sont issus tout simplement de la littérature. Mais en ce qui concerne l'histoire de Katyn il s'est avéré qu'il n'y avait pas un seul roman, ni un seul recueil de

nouvelles consacrés à ce sujet.

Pour tourner le film sur Katyn il a fallu que je cherche un scénario parmi les jeunes scénaristes. Donc, ce nombre important de scénario vient justement du fait que j'ai pendant longtemps cherché parmi les jeunes quelqu'un qui serait capable de raconter cette histoire.

La situation a changé et les événements ont commencé à s'accélérer au moment où j'ai compris que la façon de faire ce film c'était justement de puiser dans les documents et de réaliser dans la mesure du possible, à partir des événements, des dialogues ou des histoires réelles, que j'ai lus, que j'ai trouvés dans des documents et c'est à ce moment-là que j'ai décidé que j'allais tourner un film sur quatre familles différentes, donc quatre histoires.

Gabriel Kermiche : Quel était votre premier but lors de la réalisation du film, est-ce que vous vouliez plutôt faire un travail de conservation de mémoire ou est-ce que vous vouliez tout simplement montrer la souffrance de la génération de votre père, des gens de Katyn ?

Andrzej Wajda : Et bien, je crois que ce qui touche vraiment les gens va rester dans leur mémoire ; l'objectif principal, c'est de toucher, d'émouvoir le public parce que seul ce qui nous émeut reste dans notre mémoire. J'ai donc voulu montrer des scènes bizarres, des scènes parfois violentes, mais surtout des scènes

avec des femmes, parce que j'ai gardé beaucoup plus de souvenirs de ma mère que de mon père : mon père, la dernière fois que je l'ai vu, c'était en août 1939, alors que ma mère a vécu encore après la guerre et je me souviens très bien d'elle attendant tout le temps le retour de mon père. Je ne pense donc pas qu'il faille séparer ces deux objectifs là. Il faut tout simplement essayer de montrer, ce que j'ai essayé de faire, des événements historiques à travers les émotions de ces personnages que vous avez vus à l'écran.

J'aimerais encore ajouter une chose : il y a une chose que j'ai oublié de vous dire, et j'ai peur, dans quelques minutes, de sortir d'ici, de monter dans la voiture, et là tout d'un coup de me rendre compte que j'ai oublié de vous dire quelque chose d'important. Ça me rappelle justement une histoire à Gdansk, avec le comédien polonais Cybulski. On était dans un club d'étudiants, et il y avait eu une discussion. La discussion se termine, on sort, on va à la gare pour rentrer à Varsovie, et tout d'un coup, Cybulski me dit « Zut j'ai oublié de répondre à une question », je lui dis tant pis, laisse tomber, il me dit « ok, d'accord », et puis on rentre à Varsovie. Au bout de quelques semaines, je revois Cybulski qui me dit « tu sais, finalement je suis retourné pour répondre à la question », et je lui demande « comment as-tu fais » ? « Et bien je me suis tout simplement rendu compte que la plupart des personnes présentes à cette discussion étaient des étudiants en médecine. Je suis donc allé sur le campus, dans l'internat des étudiants en médecine, j'ai rassemblé tous ceux qui étaient présents à cette discussion, et j'ai répondu à la question à laquelle j'avais mal répondu pendant la soirée ». Donc, pour éviter ce type de situation, je dis ce qui m'est revenu en tête.

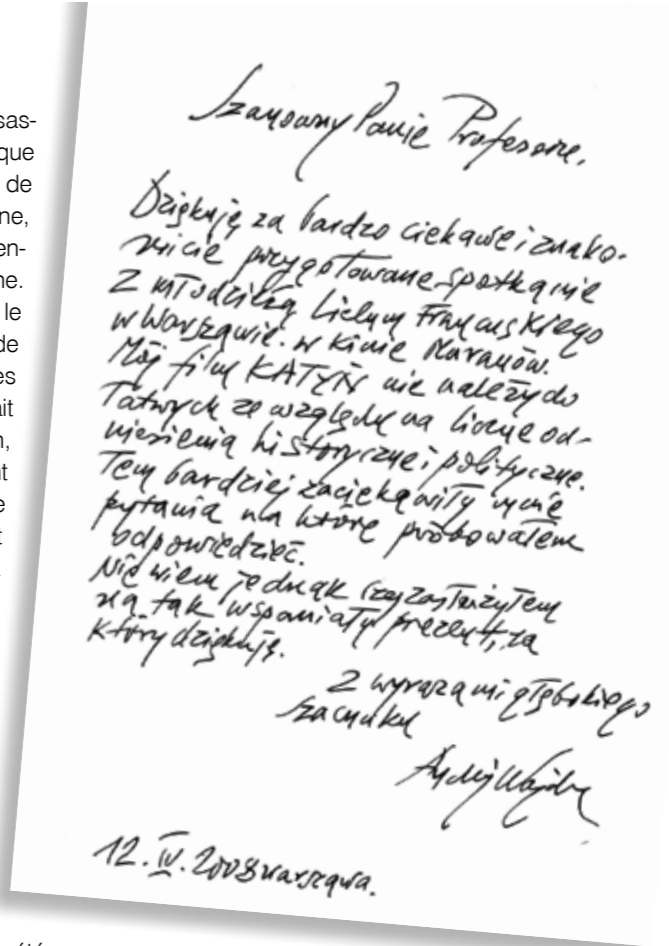
Dans ce film, il y a un avertissement, une idée, et je tiens à ce qu'elle ne nous échappe pas pendant cette discussion. L'assassinat, le crime de Katyn, ce n'est pas le meurtre de 22 000 officiers polonais, c'est le meurtre de 22 000 représentants intellectuels polonais, représentants de l'intelligentsia polonaise. Parmi ces officiers qui ont été assassinés à Katyn, il n'y avait qu'une partie – comme mon père par exemple – qui était des officiers professionnels. La plupart était tout simplement des recrues non professionnelles, c'était des professeurs d'Université, des enseignants dans des écoles, dans des lycées, c'était des ingénieurs, des fonctionnaires, des artistes, c'était donc des représentants des intellectuels

polonais qui ont été assassinés à Katyn parce que Staline était déjà en train de préparer sa future campagne, il savait qu'il avait l'intention d'occuper la Pologne. Il voulait alors préparer le terrain, la meilleure façon de le faire était de liquider les intellectuels. Il l'a donc fait pour la 1ère fois à Katyn, pour la 2ème fois pendant l'insurrection de Varsovie lorsque l'Armée Rouge est restée de l'autre côté de la Vistule, en attendant que l'insurrection se termine de ce côté-ci. C'est au moment où l'insurrection a été étouffée par les Allemands que l'Armée Rouge a pu entrer en Pologne beaucoup plus facilement, parce qu'il n'y avait plus d'intellectuels. Une partie de ces intellectuels avait été assassinée soit par les Allemands, soit par les Soviétiques, une autre partie n'est pas revenue et est restée quelque part à l'étranger.

Mais pour être juste, équitable, j'ai également montré dans mon film la scène se déroulant à l'Université de Cracovie avec les professeurs polonais qui étaient complètement surpris par cette situation, parce que, pour eux, l'Allemagne était un pays où beaucoup d'entre eux avaient fait leurs études, c'était un pays civilisé, c'était un pays - on peut le dire - exemplaire pour eux, ils ne comprenaient pas ce qui leur arrivait. S'il y a une chose que j'aimerais que vous gardiez en mémoire à propos de ce film, c'est que c'est ainsi que se comportent tous les totalitarismes, que ce soit un totalitarisme allemand ou soviétique, ou autre. La première chose pour un totalitarisme, pour envahir un pays, une nation, c'est d'éliminer les intellectuels.

Kasia Grabek : J'aimerais faire référence au film *L'Homme de Marbre*, où l'héroïne principale Agnieszka, jouée par Krystyna Janda, rencontre beaucoup de difficultés lorsqu'elle tourne son film, dont la réalisation est en fin de compte refusée. Je voulais vous demander si ça vous est déjà arrivé qu'on vous refuse de tourner un film ?

Andrzej Wajda : Je peux vous répondre tout court : oui. Pour un film que j'ai réalisé, et j'en ai réalisé près de cinquante au cours de ma vie, il y avait toujours



LA LETTRE DU RÉALISATEUR ANDRZEJ WAJDA POUR REMERCIER LES ORGANISATEURS ET LES PARTICIPANTS À CETTE RENCONTRE.

quatre ou cinq projets dont un seul se réalisait ; pour diverses raisons, pas toujours à cause de la censure. Cependant, un film que je n'ai pas réussi à faire depuis des années (le premier scénario a été écrit en 1961 par Antoni Slonimski, et dont la dernière adaptation a été créée à la veille, pour ainsi dire, de notre liberté, c'est à dire à la fin des années 1980) est *Przedwiosnie* d'après le roman de Zeromski. C'était un film vers lequel je revenais sans cesse, pour lequel j'avais beaucoup de scénarios et que je n'ai pas réussi à réaliser - à cause de la censure, d'après laquelle ce sujet ne devait jamais se trouver sur l'écran. ■



UNE ÉPOUSE D'OFFICIER POLONAIS DÉCOUVRANT, LE 15 AVRIL 1943, LE NOM DE SON MARI DANS LA LISTE DES VICTIMES



LE SORT TRAGIQUE DES PRISONNIERS AUX MAINS DE L'ARMÉE ROUGE



DES CRITIQUES EN HERBE



AGUSTÍ VILA, LE RÉALISATEUR DE LA MOSQUITERA



UNE EXPÉRIENCE INOUBLIABLE

Critique de cinéma, un métier qui s'apprend

La classe de Première Littéraire du Lycée Français de Vienne a participé en décembre dernier aux 23^{es} Rencontres Cinématographiques de Cannes (RCC), où elle a suivi un stage de critique cinématographique pendant une semaine sous la houlette de Mélanie Carpentier, journaliste et chroniqueuse à France Culture et sur Arte.

JULIEN AVEDIKIAN,
1^{RE}, LYCÉE FRANÇAIS
DE VIENNE

Ce lundi 6 décembre, lorsque le dernier nuage qui dissimulait la Côte d'Azur s'est estompé, toute la classe de 1^{re} L du Lycée Français de Vienne était excitée à l'idée de poser le pied sur la Croisette que nous apercevions depuis notre hublot. Alors qu'un petit air de Charles Trenet - « La mer » - nous trottait dans la tête, l'avion se posait enfin sur la piste d'atterrissage. Arrivés au Collège international, nous avons vite emménagé

dans nos chambres pour aller ensuite voir notre premier film, une comédie projetée en avant-première, *Les Émotifs anonymes*, un film français réalisé par Jean-Pierre Améris, avec Isabelle Carré et Benoit Poelvoorde.

■ L'atelier "Moi... Jeune critique"

Plongés dans l'univers du cinéma et de la critique cinématographique, ce fut pour nous le début d'une expérience

passionnante, organisée par nos professeurs Gilles Combecave et Valérie Héné. Durant notre semaine « ciné » nous avons suivi quotidiennement un stage de critique cinématographique animé par Mélanie Carpentier, journaliste et chroniqueuse à France Culture et pour l'émission *Metropolis* sur Arte. Au début, un peu intrigués par cette activité qui nous était inconnue et intimidés par notre prestigieuse animatrice, nous écoutions plus que nous ne participions. Petit à

petit, accoutumés à cette ambiance de débat d'idées sur les films projetés, chacun réussit à prendre la parole et à exprimer son propre point de vue. Le but de ce stage de critique n'était pas simplement de nous apprendre à rédiger une critique, mais également de participer au concours annuel de critique des RCC, réunissant plusieurs classes de lycée. L'une de nos camarades, Bertille van Elslande a remporté l'un des trois premiers prix.

NOUS NOUS SOMMES VITE HABITUÉS À LA VIE DE FESTIVALIER CINÉMATOGRAPHIQUE, AVEC DEUX PROJECTIONS PAR JOUR, UNE AUTRE FACULTATIVE LE SOIR. NOUS AVONS PU RENCONTRER DES RÉALISATEURS QUI PRÉSENTAIENT LEUR FILM.

■ Le rythme d'un festivalier

Nous nous sommes vite habitués à la vie de festivalier cinématographique, avec par jour deux projections, une autre facultative le soir. Huit longs métrages internationaux, sélectionnés à partir de nombreuses œuvres primées dans d'autres festivals de cinéma en France ou à l'étranger, étaient en compétition pour les prix des 23^{es} Rencontres. Nous avons eu l'occasion de regarder le road movie *Le Directeur des ressources humaines* sorti le 15 décembre, du réalisateur israélien Eran Riklis. Avant certaines projections, nous avons pu rencontrer des réalisateurs qui présentaient leur film.

■ Justice, politique, société... le cinéma s'engage

Le thème de cette sélection cinématographique était *Justice, politique, société... le cinéma s'engage*. Nous avons eu la chance de voir ou revoir des films cultes, dont les copies ont été restaurées, comme *On achève bien les chevaux* de Sydney Pollack (1969) avec Jane Fonda.

Nous avons également découvert des films comme *Grève party* de Fabien Onteniente (1998), *The Navigators* de Ken Loach (2001) et un film de Claude Chabrol *L'ivresse du pouvoir* (2006). Pour notre dernière matinée passée à Cannes nous avons décidé de flâner une dernière fois dans les rues de cette charmante cité azurée, bercés par le doux soleil hivernal de Provence.



AUTRICHE / ÖSTERREICH
VIENNA / WIEN
Lycée Français
Effectifs : 1906 élèves dont 699 français
Chef d'établissement : BASTIANELLI Jean
Adresse : Liechtensteinstrasse 37 A / A-1090 Vienne
Tél : 00 431 317 22 41
Fax : 00 431 310 24 17
Mél : contact@lyceefrançais.at
Web : <http://www.lyceefrançais.at>

La saga du Lycée français à Londres (1884-1922)

Les discussions autour de la création d'un lycée français à Londres ont commencé dès la promulgation des lois Ferry sur l'école publique gratuite, laïque et obligatoire (1881 – 1882). Il a toutefois fallu attendre plus de trente ans pour que l'établissement voit le jour.

SÉLECTION D'ARTICLES
PAR NOLWENN CEVAËR,
FABIOLA HAMBURA,
CHARLOTTE ET MAHAULT
SPEHAR, 1^{RE}, LYCÉE
FRANÇAIS DE VARSOVIE

Au cours de la Première Guerre mondiale, devant l'afflux des réfugiés belges et français, Marie d'Orliac-Bohn, fondatrice de l'Institut français en 1910, ouvrit une école près de la gare de Victoria. En 1920, le lycée s'installa à Cromwell Gardens, en face du Victoria and Albert Museum, dans des locaux peu fonctionnels. Livres et journaux se sont largement fait l'écho des rebondissements de cette histoire.

■ A quand un lycée français à Londres ?

Max O'Rell [pseudonyme de Léon Paul Blouët], *John Bull et son île : mœurs anglaises contemporaines*, Calmann Lévy, 1884, p. 176.

Malgré les besoins auxquels répondent les Sociétés [d'enseignement du français], la colonie française n'est pas encore satisfaite, elle demande un lycée français. Nos

compatriotes à Londres sont obligés d'envoyer leurs enfants aux écoles anglaises. Beaucoup d'entre eux sont mariés à des Anglaises, et les produits hybrides, qui résultent de ces mariages, sont perdus pour la France, et incapables même, pour la plupart, de parler français. On s'en émeut, et l'on croit qu'un lycée qui réunirait les avantages d'une instruction française et d'une éducation anglaise, répondrait à un besoin qui, tous les jours, se fait sentir de plus en plus.

■ Un projet soutenu par la Société nationale des professeurs de français

Le Figaro, 7 janvier 1885

M. Georges Petilleau, professeur à Charterhouse [de Godalming], l'une des quatre grandes écoles de l'Angleterre, rêve à Londres un lycée français, et il a pour son projet l'assentiment de Victor Hugo, président d'honneur de la Société, assentiment exprimé dans une charmante lettre de l'illustre poète. C'est M. Charles Joliet qui répond sur ce sujet à M. G. Petilleau, et je n'ai pas le courage de me priver de citer quelques phrases du discours si humoristique, si applaudi de notre confrère. Voici son opinion sur le lycée français à Londres :

« On a dit des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, que les monuments indestructibles ont été bâtis sur du papier ; la lettre de Victor Hugo sera la première pierre du Lycée français à Londres ; édifiez donc ce collège modèle, où les élèves recevront la solide instruction française et l'éducation libérale anglaise. Enfin, je pourrais bien être prophète puisque je ne suis pas

dans mon pays : Paris aura son collègue anglais ; votre lycée est un vœu français que réalisera l'Angleterre ».

■ Un rêve qui prend forme

Augustin Filon, *Journal des débats*, mercredi 22 janvier 1908.

Dans la séance du 5 décembre dernier, M. Louis Martin, député de Toulon, à propos du budget des affaires étrangères, a plaidé éloquemment la cause des Français de Londres et posé, devant la Chambre, une question fort intéressante. Il s'agit d'assurer aux fils des Français qui habitent l'Angleterre le bénéfice d'une éducation vraiment française qui prépare en eux des citoyens fidèles à la patrie d'origine, des instruments efficaces et dévoués d'influence intellectuelle, de propagande industrielle et commerciale. [...]

Je vais essayer de me représenter le futur lycée de Londres. Je le construis dans la zone suburbaine qui réunit les avantages de la ville et ceux de la campagne. L'air y est meilleur le terrain y est moins cher que dans le centre. Je souhaiterais qu'il s'ouvrit d'abord exclusivement aux externes ou aux demi-pensionnaires. Cela pour deux raisons d'abord pour diminuer les frais de construction et d'installation, surtout pour combiner la vie de famille et la vie de collège. Je n'admettrais jamais, pour ma part, une éducation où les parents n'ont aucune part. Ce n'est, certes, pas le potache sauvage et abruti de jadis que j'entreprends de faire revivre sur cette terre des libres initiatives et, d'autre part, je suis loin d'approuver, dans tous ses détails, la vie des *public schools* anglaises. Quiconque cherche à séparer l'enfant de

LE LYCÉE DE LONDRES SERAIT UN VRAI LABORATOIRE INTELLECTUEL, UNE PÉPINIÈRE DE PROFESSEURS QUI AURAIENT VAINCU, DÈS LE DÉBUT, ET COMME EN SE JOUANT, LES PREMIÈRES ET LES PLUS GRANDES DIFFICULTÉS DE LEUR MÉTIER.



CHALMERS BUTTERFIELD
PHOTOGRAPHIE LES RUES
DE LONDRES EN 1949.
SLOANE STREET.

sa famille travaille pour le collectivisme et je ne saurais être de ceux qui rêvent de voir l'éducation se commencer dans une crèche, se continuer dans un internat et s'achever à la caserne. Je reconnais qu'il y a telle circonstance, ou telle combinaison de circonstances qui rendent l'internat indispensable. Aussi serais-je d'avis de réserver un espace pour élever plus tard un bâtiment propre à la réception des pensionnaires. En attendant, les parents qui habitent la province pourraient placer leur fils chez des Anglais de Londres, et c'est ici que nos compatriotes, les professeurs de français, fixés dans la capitale, rendraient de grands services. On m'ob-

jectera, peut-être, que certains élèves auront à parcourir de grandes distances pour se rendre au lycée le matin et pour en revenir le soir. Mais il faut tenir compte de la facilité, de la multiplicité et du bon marché des communications entre le centre et les quartiers de la périphérie ou entre ces quartiers excentriques. On pourrait, d'ailleurs, avec deux ou trois automobiles, aller ramasser les élèves qui demeurent loin, comme cela se pratique, par exemple, chez nous, à l'excellente école Ozanam. Ce petit voyage ne pouvant s'accomplir quatre fois dans la même journée, les élèves seront, non des externes, mais des demi-pensionnaires ; ils luncheront

au lycée. Arrangement qui favorisera les sports en commun. Or, sans faire passer le développement des muscles avant celui du cerveau, je crois que personne ne refusera aux exercices physiques la place qui leur appartient. Les autorités du lycée sauraient, je n'en doute pas, répartir le temps disponible entre notre gymnastique française, qui est l'exercice méthodique, la discipline du corps, et les jeux anglais qui développent si heureusement le sang-froid, le coup d'œil, la décision immédiate et personnelle. Et ceci m'amène au point important il faudrait qu'en toutes choses on mît en application, simultanément ou alternati-

L'INAUGURATION DES LOCAUX DES
CROMWELL GARDENS EN FÉVRIER 1921

SHAFTESBURY AVENUE,
1949, PAR CHALMERS
BUTTERFIELD

vement, le système d'éducation des deux races. Le personnel enseignant serait mixte comme les programmes ; les cours seraient ouverts aux Anglais comme aux Français. Seulement, à partir d'un certain point, on aiguillerait les uns vers notre baccalauréat, les autres vers la matriculation de l'Université de Londres ; on préparerait ceux-ci à l'École polytechnique ou à Saint-Cyr, ceux-là aux examens du *civil service*. Avec quelle mesure de succès ? Je n'essaie pas de le préjuger. Mais ce dont je suis sûr, c'est qu'on formerait dans cet établissement des bilingues accomplis. Or il n'y a rien de plus utile ni de plus précieux qu'un bilingue, si ce n'est un trilingue. J'ajouterais qu'il n'y a rien de plus rare. Je sais bien que les papas qui ont envoyé leurs fils passer un an en Angleterre se complaisent à dire « Il parle l'anglais comme le français. ». Mais, quand j'entends cette phrase, je sais ce que j'en pense. A vingt ans, il est trop tard pour faire un véritable bilingue. Le cerveau et la langue des tout petits présentent des aptitudes spéciales et vraiment merveilleuses pour l'assimilation simultanée de deux idiomes. J'ai vu des *babies* de quatre ou cinq ans passer avec la plus grande aisance du Français à l'Anglais et sans paraître se douter qu'ils surmontaient une difficulté dont les adultes ne se tirent pas aisément. Ce serait donc par l'étude des deux langues que l'on commence-

rait au lycée français de Londres, car le plus grand service que l'on puisse rendre à la France, après lui avoir conservé des milliers de citoyens qui allaient fatalement lui échapper, c'est de les lui rendre armés d'une connaissance complète, profonde, inamissible de la langue anglaise et de tout ce qui constitue la civilisation britannique.

■ L'ouverture du lycée : une conséquence de la guerre

Journal des débats, 14 janvier 1915.
On annonce pour la semaine prochaine l'ouverture d'un lycée français à Londres, et même de deux, car les jeunes filles auront aussi leur établissement. Pour le moment, ces deux maisons seront particulièrement à l'usage des enfants français et belges dont les familles sont réfugiées en Angleterre, et à qui la gratuité est accordée. Mais les jeunes Anglais et Anglaises y seront également admis, et avec la même gratuité pour ceux et celles dont le père sert dans l'armée de terre ou de mer. Il faut espérer qu'il ne s'agit pas là d'une œuvre de circonstance destinée à disparaître après la guerre. Il est certain que les événements actuels doivent donner un élan nouveau à l'étude de l'anglais en France et du français en Angleterre. Le besoin de se mieux connaître est éprouvé à la fois des deux cotés du canal, et rien ne

peut contribuer davantage à cet heureux résultat que l'étude réciproque de la langue et de la littérature du voisin.
A. A.-P.

■ L'ambassadeur de France inaugure le lycée

Le Matin, 28 mai 1915.
M. Paul Cambon, ambassadeur de France, a inauguré aujourd'hui le lycée français de Londres, qui compte déjà 150 garçons et 50 filles.

■ Première organisation du baccalauréat, premier succès

Le Temps, 31 juillet 1915.
Le lycée français de Londres vient de remporter un succès éclatant. Sur sept candidats présentés au baccalauréat (1re partie) à la Sorbonne, six ont été admis latin-langues, MM. Sabatier (Français) et Loriaux (Belge); sciences-langues, MM. Tolkowsky (Russe), Thémoin (Français), Beulque (Français) et Pahlavouni (Russe). Les lycéens accompagnés de leur proviseur M. Proumen*, ont été hébergés au lycée Louis-le-Grand, où le meilleur accueil leur a été réservé.

* Le Belge Henri-Jacques Proumen (1879 – 1962), originaire de Dison (Verviers), était un écrivain doublé d'un scientifique, connu pour ses récits d'anticipation. Parmi ses élèves londoniens, on compte le futur acteur Fernand Gravey et l'écrivain Paul Alperine.

■ L'organisation du lycée de jeunes filles

L'Enseignement secondaire des jeunes filles : revue mensuelle, 15 janvier 1922.

Le Lycée français de jeunes filles de Londres qui, sous sa forme actuelle, date d'avril 1921, doit son organisation spéciale au fait qu'il constitue partie intégrante de l'Institut français du Royaume-Uni. Le Lycée occupe, à peu de chose près, deux des sept maisons généreusement prêtées par le gouvernement anglais à l'Institut français. Ces maisons, situées à l'ouest de Londres, un peu en dehors des grands quartiers commerçants ou mondains, mais d'accès très facile, au bord d'une large voie, entourées de plusieurs grands musées (Victoria and Albert, Musée d'Histoire naturelle, Musée des Sciences) et à côté de l'Université de Londres et de l'Impérial Institute, ont une bizarre histoire. Inhabitables pendant quinze ans, on les disait visitées par des revenants, âmes inquiètes de quelques pestiférés de la grande peste qui ravagea Londres en 1666, enterrés dans un petit jardin voisin ; elles étaient surtout consi-

dérées comme très inconfortables à cause de leurs sous-sols, humides et obscurs. Des prisonniers allemands les occupèrent pendant la guerre, et après l'armistice cédèrent la place à un régiment en voie de démobilisation. On imagine quel nettoyage complet elles ont dû subir et quelles transformations avant de pouvoir être utilisées en école ; les ouvriers ne les ont quittées qu'en janvier 1921.

Mais en dépit des immenses travaux accomplis, dont les frais grèvent lourdement aujourd'hui le budget de l'Institut, elles ne seront jamais faites pour l'emploi qu'on leur attribue. La surveillance au long de ces hauts étages, dans ces maisons aux multiples issues, est à la fois pénible et difficile. Fait plus grave, nos élèves n'ont pas de cour de récréation et la grande salle de gymnastique, claire et bien aérée, toute vide encore, hélas ! n'est qu'un substitut bien insuffisant au plein air indispensable à la santé des enfants sous ce climat humide et mou. Nous y suppléons par des promenades à Hyde Park, où nous espérons avoir bientôt un terrain de jeu. [...] Les professeurs sont au Lycée de jeunes filles pleins de jeunesse et d'entrain et se donnent à la tâche compliquée et délicate dont elles sont chargées à Londres avec un esprit d'union (indispensable en pays étranger), une intelligence des nécessités du lieu et un dévouement absolument remarquables.

Notre population scolaire en effet diffère singulièrement de celle de France. Ouvert en 1920 avec cinquante-huit élèves, le Lycée en compte maintenant cent cinquante parmi lesquels une vingtaine de petits garçons, les classes primaires étant mixtes et d'ailleurs les plus peuplées (85 élèves). Or, il n'y a aucune homogénéité d'aucun ordre parmi ces 150 enfants. La colonie française en fournit la majorité, un peu plus de la moitié les Anglaises sont nombreuses, surtout dans les petites classes primaires, mais nous avons des représentants de quinze nationalités (russe, polonaise, tchéco-slovaque, grecque, italienne, suisse, etc.). Les origines sociales des élèves sont aussi variées : les enfants des commerçants français sont les plus nombreux, et voisinent sur nos bancs avec les filles d'industriels, fonctionnaires, avocats, etc.

Les petites Anglaises appartiennent, en général, à des familles aisées de professions libérales. En conséquence, tous ces enfants arrivent des écoles anglaises les plus différentes, et leur éducation antérieure rend notre tâche bien difficile. Elles sont presque toutes très en retard pour leur âge, n'ont du français écrit qu'une connaissance rudimentaire, et ne possèdent sur tous sujets que des notions fragmentaires

“
LE LYCÉE OCCUPE
DEUX MAISONS,
INHABITÉES PENDANT
QUINZE ANS ; ON LES
DISAIT VISITÉES PAR
DES REVENANTS,
ÂMES INQUIÈTES DES
PESTIFÉRÉS ENTERRÉS
DANS UN PETIT
JARDIN VOISIN.

confuses, sans aucune cohésion. Quelque soit leur âge, leur attention n'est pas disciplinée et nos méthodes de travail – je devrais dire toutes méthodes – leur font défaut. Le régime intérieur du Lycée ne présente guère de particularités intéressantes ; la demi-pension, régime habituel de toutes les écoles anglaises, s'imposait dans cette ville immense où les enfants ont fréquemment trois quarts d'heure de trajet pour venir en classe mais elle est facultative. Les mêmes considérations de distance nous ont fait adopter les heures anglaises pour le commencement des classes, et nos lycéennes de France trouveraient leurs camarades de Londres bien paresseuses de n'entrer en classe qu'à 9 h. 30 il est vrai qu'elles n'en sortent qu'à 12 h. 30, l'heure usuelle du « lunch » étant ici 1 heure. Que penseraient-elles aussi de la répartition des vacances ? Nous ignorons ici les jours de congé fragmentaires : Toussaint, Mardi-Gras, Pentecôte, mais si les congés de Noël et de Pâques sont sensiblement les mêmes qu'en France, les vacances d'été s'allongent un peu et durent du 1er juillet au 1er octobre.

Les programmes d'étude sont en principe les mêmes qu'en France. La division en trois années primaires et cinq années secondaires avec la sanction finale des baccalauréats a été maintenue. L'expérience semble cependant prouver qu'avec des élèves provenant de tous les milieux, plongés au cours de leur jeune existence dans une atmosphère anglaise, sortant presque toutes d'écoles anglaises sans grande valeur, il sera nécessaire de prolonger d'une année la durée des classes secondaires du 1er cycle, selon d'ailleurs le régime en existence dans les Lycées de garçons. En effet, le niveau des études, sauf en langue anglaise naturellement, est sensiblement inférieur à celui des Lycées de France et les élèves sont incapables de fournir le travail nécessaire à la réalisation des programmes normaux. Mais en dépit de l'effort qu'on exige d'elles, elles sont toutes très attachées à leur lycée, s'inté-

ressent à leur travail et ont déjà un esprit de corps remarquable lorsqu'on songe à leurs origines multiples, leur éducation variée, et la courte existence de notre établissement. Aussi y a-t-il tout lieu d'espérer que dans un avenir proche, lorsque nos classes secondaires seront alimentées par les classes primaires, le niveau atteindra celui de France. Il n'en reste pas moins vrai que l'enseignement du français proprement dit constituera toujours notre fonction essentielle, que, de par notre situation à l'étranger, la souplesse des liens qui nous rattachent à la France universitaire, notre clientèle variée, nous pouvons nous permettre de reviser nos méthodes, d'en expérimenter de nouvelles, de modifier nos procédés d'enseignement, et de les adapter à nos besoins. Tout en maintenant à nos programmes leurs grandes lignes essentielles, nous pouvons les remanier en nous inspirant à la fois de l'esprit du pays où nous vivons et des besoins particuliers de nos élèves. Presque toutes appelées à vivre en Angleterre, l'essentiel n'est-il pas de leur apprendre à se servir de la langue française en lui conservant sa concise clarté, sa logique précision ; de faire du français l'instrument par lequel leur esprit se forme et se développe, d'éduquer en elles une image de la France vivante et vraie, vue et sentie à travers son histoire et sa littérature.

Il serait à souhaiter que lorsque les conditions du change seront redevenues normales, quelques-unes de nos lycéennes de France vinssent se mêler à nos Françaises de Londres et, tout en s'imprégnant de l'atmosphère anglaise, fassent respirer nos déracinées un peu d'air de chez nous. Les études n'en souffriraient pas et nos élèves des deux côtés du Détroit en pourraient tirer quelque avantage.

P. OAKESHOTT,
Directrice du Lycée de Jeunes Filles de Londres.



ROYAUME-UNI / UNITED KINGDOM
LONDRES / LONDON
Lycée Français Charles de Gaulle
Effectifs : 3731 élèves dont 3165 français
Chef d'établissement : VASSEUR
Bernard
Adresse : 35 Cromwell Road / Londres
SW7 2DG
Tél : 00 44 207 584 6322
Fax : 00 44 207 823 7684
Mél : proviseur@lyceefrançais.org.uk
Web : http://www.lyceefrançais.org.uk

Ces écoles qui ont fêté leur centenaire

SÉLECTION D'ARTICLES PAR MARIE-AURE DE BAZELAIRE, CLAUDIA CYNDECKA, KAROLINA OBRONIECKA, 1^{RE}, LYCÉE FRANÇAIS DE VARSOVIE

A l'heure où l'AEFE fête ses 20 ans, retour sur deux établissements centenaires : le lycée Chateaubriand de Rome, créé en 1903 par Charles Dumaz, et le lycée français Jean Monnet de Bruxelles, créé en 1908 par les Français de Belgique.

Les écoles françaises sont apparues dès le XIII^{ème} s. au Proche Orient, dans le royaume franc de Jérusalem. Des établissements scolaires suivent la fondation de colonies au Brésil au XVI^{ème} s. et en Amérique du Nord au XVII^{ème} s., mais il s'agit surtout de lieux destinés à apprendre le français aux populations locales. En 1689, le Collège de Berlin est créé par et pour les familles de huguenots français invitées par le roi de Prusse après la Révocation de l'édit de Nantes. Il faut toutefois attendre le XIX^{ème} siècle, et la constitution de l'empire colonial, pour voir le phénomène prendre de l'ampleur : fondation par le gouverneur Claiborne en 1805 du Collège de la Nouvelle-Orléans, création du lycée de Pondichéry par le gouverneur Desbassayns en 1826, du Collège Chasseloup-Laubat à Saïgon en 1874. Au début du XX^{ème} s., la plupart de ces écoles dépendent du Ministère des Colonies.

■ Dans l'entre-deux-guerres, une vingtaine d'établissements français en Europe

Un annuaire de l'enseignement pour l'année 1928-1929, paru chez Armand Colin, nous renseigne sur les établissements relevant du Ministère de l'Instruction publique et du Ministère des Affaires étrangères ou reconnus comme établissements français :

ÉTABLISSEMENTS D'ENSEIGNEMENT FRANÇAIS À L'ÉTRANGER RELEVANT DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE OU SUBVENTIONNÉS PAR LUI

EGYPTE : École française du Caire (Rattachée à l'Université de Paris).
ESPAGNE : Lycée français de Madrid (12, Marques de la Ensenada) / Collège français d'Alicante / Collège français de

Valence / Ecoles françaises de Barcelone / École française de Séville / École française de Huelva.
GRANDE-BRETAGNE : Lycée français de Londres (3, Cromwell Gardens-South Kensington, Londres S. W. 7).
GRÈCE : Institut supérieur d'études françaises à Athènes (ancienne École Giffard), 29, rue Sina.
JAPON : Athénée français de Tokyo : 122, Zoshigaya-machi Koishikawa, Tokyo.
POLOGNE : École française de Varsovie, Szopena, 14. m. 21, Varsovie.
PORTUGAL : École française de Lisbonne.
SYRIE : École française d'ingénieurs de Beyrouth.
TCHÉCOSLOVAQUIE : Gymnase réal français, 1S, Stupartska, Prague I.

AUTRES ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS

BELGIQUE : École française de Bruxelles, 67 boulevard Poincaré, Bruxelles / Lycée français d'Anvers (fondation privée) / Collège français de jeunes filles d'Anvers (fondation privée).
BRÉSIL : Lycée français de Rio de Janeiro / Lycée français de Sao Paulo / Lycée français de Nietheroy.
ESPAGNE : École française de Saint-Sébastien (école de garçons et de filles), fondée par la Société de bienfaisance / École française de Malaga (fondée par les ingénieurs et commerçants français de cette ville) / École supérieure française de Cordoue / École française de Tarragone / Institut secondaire français de Saragosse / École française de Port-Bou.
ITALIE : Lycée Chateaubriand à Rome (relève du Ministère des Affaires étrangères).
RÉPUBLIQUE ARGENTINE : Collège français de Buenos-Ayres.
URUGUAY : Lycée français de Montevideo.



EN OCTOBRE 1920, L'ÉCOLE SE FIXA VIA DI VILLA PATRIZI, UN DES DEUX SITES ACTUELS DU LYCÉE

■ Juin 1903 : fondation à Rome d'une école française

Le lycée français de Rome, ou lycée Chateaubriand, a été créé en 1903 par un religieux français, Mgr Charles Dumaz, à l'instigation de l'ambassade de France près le Saint-Siège. Il fallut attendre la fin de la Première Guerre mondiale pour que le régime de l'établissement devint celui des lycées de France ; il fut alors rattaché à l'Université de Grenoble.



L'ANCIENNE LOCALISATION DU LYCÉE FRANÇAIS DE BRUXELLES, SUR LE BOULEVARD POINCARÉ

■ octobre 1908 : fondation de l'école française de Belgique

L'École française de Belgique a été d'abord une émanation de la chambre de commerce française de Bruxelles. La fondation de l'école, près de la Gare du Midi, était placée sous le haut patronage du Ministre de France à Bruxelles. Le comité directeur de l'école était présidé par le président de la chambre de commerce.

■ Juin 1928 : 25^{ème} anniversaire du Lycée Chateaubriand

Le Temps, 2 juillet 1928

Le lycée Chateaubriand à Rome vient de fêter, par une brillante réception, le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. De nombreux invités, parmi lesquels Mme et M. de Beaumarchais, ambassadeur de France auprès du Quirinal ; Mme et M. de Fontenay, ambassadeur de France auprès du Saint-Siège ; Suad bey, ambassadeur de Turquie ; Hamid, ministre de Perse ; Mme et M. Vagnière, ministre de Suisse ; M. Juquierdo, ministre de Cuba, et plusieurs autres diplomates ; M. Dop, vice-président de l'institut international d'agriculture, ainsi que la colonie française presque au complet, avaient répondu à l'appel de Mgr Dumaz, directeur du lycée. Peu de jours auparavant avait paru, dans une fort jolie édition, un opuscule où se trouvaient rappelés les premiers débuts de l'école et son développement depuis sa fondation, en 1903, par son directeur actuel qui était alors chapelain de Saint-Louis. Rédigé dans un style simple, élégant et varié, ce petit livre rappelle

les efforts qu'il a fallu déployer pour organiser à Rome un établissement d'enseignement secondaire, destiné à recevoir les enfants de la colonie française et ceux du monde diplomatique, étrangers attirés par notre culture et par notre langue. De nombreux établissements français comprirent vite l'importance de cette forme de propagande et, jusqu'aux plus mauvais jours de la guerre, subventionnèrent cette école qui, en 1919, comptait déjà cinquante élèves. Particulièrement intéressantes sont les pages où l'on nous parle de l'acquisition par l'Etat de la villa, encore insuffisamment spacieuse, occupée aujourd'hui par le lycée Chateaubriand et du vote d'une subvention destinée à assurer son avenir. Des professeurs de l'université furent détachés pour venir y apporter nos méthodes éducatives. Les sessions de baccalauréat ont pu y être organisées et cette année encore de nombreux succès (huit élèves reçus sur dix présentés) sont venus prouver la valeur de l'enseignement donné. Les dernières pages de ce livret nous fournissent des indications particulièrement instructives sur les élèves qui se

sont succédé au lycée Chateaubriand, élèves appartenant à 43 nations différentes, ainsi que sur la composition du conseil d'administration ; le premier fut présidé par Mgr Duchesne et celui qui existe actuellement a l'honneur d'avoir à sa tête M. Emile Mâle, membre de l'Académie française. M. Barrère, M. René Besnard se sont intéressés en leur temps à des efforts qui venaient ainsi seconder les leurs et ne cessèrent point durant leur séjour en Italie d'encourager de toutes façons le lycée français.



ITALIE / ITALIA
ROME / ROMA
Lycée Chateaubriand
Effectifs : 1492 élèves dont 691 français
Chef d'établissement : CEBRIAN Vincent
Adresse : Via di Villa Patrizi, 9 / 00161 Rome
Tél : 00 39 06 44 16 041
Fax : 00 39 06 44 02 654
Mél : proviseur@lycee-chateaubriand.eu
Web : http://www.lycee-chateaubriand.eu

■ octobre 1933 : 25^{ème} anniversaire de l'école française de Bruxelles

Le Temps, 12 octobre 1933

La colonie française vient de célébrer avec beaucoup de solennité le 25^e anniversaire de la fondation de l'école française de Bruxelles. C'est incontestablement l'œuvre la plus importante de toutes celles fondées par les Français de Belgique, celle qui a exigé le plus d'efforts soutenus, le plus de sacrifices et de dévouement. Cette école française permet de donner l'instruction primaire et secondaire aux jeunes gens de la colonie en même temps qu'elle est un foyer de culture française. Nombreux sont les jeunes Belges qui en suivent les cours aux côtés des jeunes Français. Deux noms restent attachés à la fondation et à la prospérité de cet établissement : ceux de feu le président-fondateur Charles Rolland et de M. Denis Bodden. C'est grâce à eux, pour une bonne part, qu'avec l'appui du ministre de France, le comte d'Ormesson, l'école a été fondée en mai 1908, et qu'elle a ouvert ses portes en octobre de la même année, avec 122 élèves répartis en quatre classes

primaires et cinq d'enseignement secondaire. Après la guerre, sous la direction du professeur Léon Guinet, l'enseignement a été réorganisé et complété, afin de permettre la préparation aux deux parties du baccalauréat. En 1928, l'école a été ouverte aux jeunes Françaises, et c'est grâce au dévouement et à la haute protection de feu l'ambassadeur de France et de Mme Maurice Herbet que l'école française de Bruxelles a pu atteindre son développement actuel et connaître une si grande prospérité. Elle compte aujourd'hui plus de 400 élèves. Près de 2 000 élèves, filles et garçons, ont été inscrits sur les registres de l'école, depuis sa fondation. Pour célébrer ce 25^e anniversaire, plusieurs personnalités sont venues de Paris, notamment M. Petit-Dutaillis, inspecteur général, membre de l'Institut, représentant le ministre de l'éducation nationale ; M. Pinelli, vice-président du Conseil municipal de Paris ; M. Georges Prade, vice-président du Conseil général de la Seine. L'ambassadeur de France et Mme Paul Claudel ont offert un déjeuner en l'honneur des dirigeants de l'école française MM. Denis Bodden, Foulon,

Guinet, etc., déjeuner auquel assistait le bourgmestre de Bruxelles, M. Max, et les personnalités françaises. Mardi soir, à l'occasion de cette fête française, la Comédie-Française a donné dans la grande salle du Palais des beaux-arts son premier gala de la saison. L'assemblée était particulièrement brillante, et aux côtés de l'ambassadeur on notait la présence du bourgmestre Max et du ministre des affaires étrangères de Belgique et Mme Hymans. ■



BELGIQUE / BELGIË / BELGIEN
BRUXELLES / BRUSSEL / BRÜSSEL
Lycée Français Jean Monnet
Effectifs : 2408 élèves dont 1808 français
Chef d'établissement : PANTHÈNE Pascal
Adresse : Avenue du Lycée Français, 9 / 1180 Bruxelles
Tél : 00 32 23 74 58 78
Fax : 00 32 23 74 98 43
Mél : lfjm@lyceefrançais.be
Web : http://www.lyceefrançais-jmonnet.be

Prague : de l'école française au Gymnase réal (1919-1929)

ARTICLE SÉLECTIONNÉ PAR
ALEXANDRE DUBOIS,
LYCÉE FÉNELON (NORD)

L'école française de Prague a été fondée en 1919. Elle ne possédait au début que deux classes (primaire et primaire supérieure). Entretien par une association groupant les amis de l'enseignement français en Tchécoslovaquie, elle est devenue en quelques années un établissement intégré dans le système scolaire et universitaire local, avec cette différence que l'enseignement y était donné entièrement en français. D'école libre, le Gymnase réal français s'est transformé, avec l'école primaire française, en un établissement d'Etat à partir du 1er janvier 1937. A la fin de l'année scolaire 1936-1937, le nombre d'élèves était de 738 (y compris l'Ecole primaire et les classes maternelles ; le nombre d'élèves des huit classes du seul lycée s'élevait à 313).



LA MAISON DANSANTE
DE PRAGUE

La Revue française de Prague,
tome 8, 1929.

Le 25 juin 1929 a été posée la première pierre du Lycée Français de Prague, dans le magnifique cadre de Dejvice. Le ministre de l'Instruction publique, M. Štěpánek, M. F. Charles-Roux, ministre de France à Prague, le général Faucher, chef de la mission militaire française, ont accompli les gestes rituels. Le Dr Spišek, directeur au ministère de l'Instruction publique, a rappelé comment l'Ecole Française a fini par se transformer en un véritable Lycée Français.

■ Une école française en expansion (1919-1921)

Il y a dix ans - écrit l'*Europe Centrale* à qui nous empruntons l'essentiel de cet historique - fut fondée à Prague, sur l'initiative du président Masaryk et d'un groupe d'amis de la France, une école destinée à l'instruction des enfants des familles françaises résidant en Tchécoslovaquie. Etablissement modeste, qui ne comprenait alors que deux classes, mais qui ne devait cesser de s'étendre pour s'adapter et répondre aux besoins du milieu. Dès 1919, à côté des élèves français, elle recevait plusieurs enfants de familles étrangères. En 1920, elle s'adjoignait une troisième classe, et en même temps elle instituait un cours de latin pour les débutants. En 1921, les deux classes supérieures adoptaient les programmes des lycées français, et une classe enfantine était créée.

■ La transformation en gymnase réal à partir de 1922

En 1922, la section secondaire de l'Ecole française, autorisée à recevoir des élèves tchèques, substituait aux programmes du lycée français ceux du « gymnase réal » tchécoslovaque et, ainsi transformée, elle ne tardait pas à être reconnue comme école secondaire publique. En 1924, la section primaire de l'Ecole française était à son tour et pour les mêmes raisons réorganisée conformément aux programmes des écoles tchécoslovaques et elle obtenait de même la reconnaissance officielle des pouvoirs publics.

Dès lors l'Ecole française poursuit son développement sans à-coups et sans bruit. Le 1er septembre prochain, elle comprendra un « gymnase réal » complet à huit classes aboutissant à l'examen de maturité tchécoslovaque et, par surcroît, au baccalauréat français, une école primaire à cinq classes, une école maternelle et un jardin d'enfants pour les

petits de 4 à 5 ans, sans parler des cours élémentaire et supérieur préparant aux examens d'Université et d'Etat, ni des cours du soir destinés aux adultes désireux de commencer ou de poursuivre l'étude de la langue française.

■ Une équipe tchèque et française

Gymnase réal, école primaire, classes maternelles, jardin d'enfants, cours divers sont placés sous l'autorité d'un directeur tchèque ayant comme collaborateurs des professeurs tchèques et français. Cette organisation a sa raison d'être : l'Ecole française en effet n'entend point aider seulement à répandre en Tchécoslovaquie la langue française, elle a l'ambition de servir de son mieux les intérêts de l'enseignement tchécoslovaque.

■ Les nouveaux locaux de Dejvice

A cette Ecole française il ne reste plus qu'à grouper ses élèves et ses classes dans des bâtiments qui lui soient propres et à disposer d'un internat qui lui permette d'accueillir, venant de toutes les provinces du pays, les élèves désireux de faire en totalité ou en partie leurs études chez elle. C'est ce que rendra désormais possible la construction du Lycée. [...] Les nouveaux locaux seront plus éloignés du centre de la ville que l'ancien local provisoire. Par contre, au point de vue de la salubrité, ils seront fort bien situés, dans le quartier neuf, en pleine formation, de Dejvice, où s'élève déjà l'imposant édifice du collège Masaryk, où vont s'élever plusieurs autres instituts universitaires. Cet éloignement relatif du centre de Prague était inévitable, pour plusieurs raisons, entre autres parce qu'il était indispensable de loger loin des poussières et des fumées de la grande ville les futurs pensionnaires de l'internat qui va être adjoint au lycée.

■ La richesse du bilinguisme

Après ces détails matériels, qu'on nous permette de dire un mot encore sur l'importance du lycée et de l'école française de Prague, comme instruments de rapprochement entre la France et la Tchécoslovaquie, et comme moyen de propager la culture française. Si nous parcourons l'annuaire où se trouvent publiés les noms des élèves et leur lieu de naissance, nous voyons que petits et grands sont d'origines souvent bien diverses. Certes, la grande majorité des élèves sont tchèques, mais parmi ceux-ci même, plusieurs sont nés à l'étranger ; il s'agit souvent d'enfants ayant

commencé leur éducation première dans des pays de langue française, ou dans des établissements français à l'étranger ; revenus dans leur patrie, ils ont trouvé au lycée français la possibilité de continuer leur instruction dans les conditions les meilleures pour eux, étant assurés ainsi de pas oublier leur français, sans pour cela perdre le contact avec les choses tchèques. Nombreux sont aussi les élèves russes fixés à Prague, et les Tchécoslovaques de langue allemande. N'oublions pas enfin de mentionner aussi la présence au lycée de plusieurs jeunes Français authentiques, dont les familles appartiennent à la colonie française de Prague. Qu'il est curieux d'observer le spectacle offert par ces enfants et ces jeunes gens, garçons et filles, qui, pour la plupart, parlent aussi bien français que tchèque.

■ Des discours marqués par l'enthousiasme

Et c'est ainsi qu'après les allocutions officielles qui ont accompagné la pose solennelle de la première pierre, nous avons eu le plaisir d'entendre deux autres discours impeccablement prononcés : le premier en français par Mlle Irène Branberger, Tchèque ; le second en tchèque par M. Forgeot, Français - les deux « orateurs » étant depuis plusieurs années élèves du lycée. Inutile, sans doute, d'insister davantage sur les grands espoirs que l'œuvre du lycée français de Prague nous permet de concevoir pour l'avenir. M. F. Charles-Roux, ministre de France à Prague, parlant au nom du gouvernement français, a exprimé sans réserves toute la sympathie que mérite cette entreprise, commencée après la guerre sur l'initiative du président Masaryk, et continuée depuis avec la collaboration des milieux français et tchèques, avec l'appui tout particulier du ministère tchécoslovaque de l'Instruction publique. ■



RÉPUBLIQUE TCHÈQUE / ČESKÁ
REPUBLIKA
PRAGUE / PRAHA
Lycée Français
Effectifs : 651 élèves dont 315 français
Chef d'établissement : GAVARD
Jean-Luc
Adresse : Drtinova, 7 / 150 00 Praha
Tél : 00 420 222 550 000
Fax : 00 420 257 310 546
Mél : proviseur@lfp.cz
Web : http://www.lfp.cz

Quand nos lycées distribuèrent les prix !

SÉLECTION D'ARTICLES PAR
CAROLINE GOLDA, ROXANNE
PARRAMORE, SANDRA POLAK, 1^{RE},
LYCÉE FRANÇAIS
DE VARSOVIE

Dans les années 1920-1930, tous les grands lycées d'Europe organisaient, fin juin ou début juillet, une cérémonie solennelle pour la distribution des prix pour l'obtention du baccalauréat. La presse nous donne un aperçu de ces moments révolus.

Londres

Le Temps, 6 juillet 1921.

La distribution des prix a eu lieu au lycée français de Londres, sous la présidence de M. Bonzon, consul général de France. L'ambassadeur de France, la comtesse de Saint-Aulaire et de nombreuses personnalités de la colonie française à Londres, assistaient à cette cérémonie.

Madrid

Le Figaro, 11 juillet 1921.

Accompagné de M. de Vienne, conseiller de l'ambassade et de plusieurs notabilités, S. Exc. M. DeFrance, ambassadeur de France, a présidé la distribution des prix au lycée français de Madrid. L'ambassadeur a prononcé un éloquent discours, qui a été chaleureusement applaudi.

Londres

Le Gaulois, 6 juillet 1923.

Le lord-maire de Londres a présidé, hier, la distribution des prix au Lycée français. Il a fait allusion aux relations anglo-françaises et à l'idéal commun poursuivi par les deux pays pendant la guerre.

Rome

**Journal des débats,
3 juillet 1925.**

Hier, dans la
galerie des
Carrache du

palais Farnèse a eu lieu, sous la présidence de M. Besnard, ambassadeur, la distribution solennelle des prix du lycée français de Rome. Le discours d'usage a été prononcé par le professeur Arrighi auquel M. Besnard répondit en parlant de la culture et de l'idéalisme français qui, à Rome, avaient un champ de développement merveilleux.

Madrid

Le Gaulois, lundi 27 juin 1927.

On sait les services que rend notre Institut français de Madrid, ainsi que le Lycée français qui est en quelque sorte son annexe. Cette année, les examens de baccalauréat, présidés pour la section des lettres par M. Pierre Paris, membre de l'Institut, directeur de l'Institut français, et pour celle des sciences par M. Delteil, professeur de la Faculté de Toulouse, furent particulièrement brillants. Parmi les candidats admis, se trouve le fils du ministre de Suisse à Madrid.

Madrid

Le Temps, 2 juillet 1928.

La distribution des prix du lycée français a eu, cette année, une solennité toute particulière. La cérémonie a été présidée par l'ambassadeur de France et M. Callejo, ministre de l'instruction publique. M. de Monzie, venu spécialement à Madrid pour assister à cette fête, a prononcé un discours fort applaudi qui a fait l'objet d'élogieux commentaires de la presse madrilène. Dans sa réponse, le ministre espagnol, M. Callejo, après avoir remercié M. de Monzie d'être venu par sa présence marquer toute l'importance que la France attache au développement de ses bonnes relations avec l'Es-

pagne, s'est félicité, en son nom et au nom du gouvernement royal, de l'heureuse réalisation de collaboration intellectuelle que signifie le lycée français de Madrid.

Rome

Le Temps, 30 juin 1930.

Au palais Farnèse a eu lieu, sous la présidence de M. de Beaumarchais, la cérémonie de la distribution des prix au lycée français de Rome. M. de Beaumarchais, dans une courte allocution, a enregistré les grands services que le lycée français de Rome rend aux intérêts français.

Varsovie

La Croix, 20 juin 1931.

Jeudi a eu lieu la distribution des prix au lycée français de Varsovie. Cet établissement, fondé en 1919, eut, la première année, 36 élèves. Il en compte maintenant 255 répartis en 10 classes et une classe de philosophie.

Madrid

Le Petit Parisien, 26 juin 1931.

Aujourd'hui, à la distribution des prix du lycée français de Madrid, M. Antonelli a prononcé un nouveau discours au cours duquel il a rappelé son origine valencienne et ce que son éducation doit au génie espagnol, surtout à l'idéalisme de don Quichotte. Il a conjuré la jeunesse d'écarter l'idée de guerre. Il a terminé par un éloge du lycée de Madrid, qui contribue à sceller l'amitié des deux peuples.

Rome

La Croix, 26 juin 1933.

La distribution des prix du lycée français Chateaubriand, à Rome, a eu lieu, vendredi matin, au palais Farnèse, sous la présidence de M. de Jouvenel ;

MM. Wagnière, ministre de Suisse ; Carneckis, ministre de Lituanie ; Patijn, ministre des Pays-Bas ; Gentil, ministre de France, conseiller à l'ambassade près le Saint-Siège ; de nombreuses personnalités du corps diplomatique ; M. Mâle, directeur de l'Ecole Farnèse ; Mgr Boudinhon, recteur de Saint-Louis des Français ; le P. Berthet, supérieur du Séminaire français, étaient présents. Après les allocutions de M. de Jouvenel et de M. Chaix

Ruys, proviseur du lycée, le discours d'usage a été prononcé par M. Jean Allard, agrégé. Le palmarès porte les noms d'élèves appartenant à plus de 30 nations.

Madrid

Le Temps, 1er juillet 1934.

La distribution des prix du lycée français de Madrid a eu lieu sous la présidence de M. Jean Herbet, ambassadeur de France, assisté de M. Granotier, proviseur du lycée. L'ambassadeur a annoncé que six élèves espagnols du lycée seront envoyés cette année en France pour une quinzaine de jours. La cérémonie a constitué une brillante manifestation franco-espagnole.

Rome

La Croix, 20-21 juin 1938.

La distribution solennelle des prix aux élèves du lycée français de Rome s'est déroulée dans le salon d'Hercule, au palais Farnèse, sous la présidence de M. Jules Blondel, chargé d'affaires de France, et avec la participation de nombreux membres du corps diplomatique et de la colonie française. Après le discours d'usage de M. Guillaume, professeur au lycée, M. Blondel a prononcé une allocution qui a été très applaudie. Une réception a suivi dans les salons de l'ambassade.

Londres

Le Matin, 6 juillet 1939.

M. Jean Zay, ministre de l'éducation nationale, accompagné de M. Marcel Abraham, directeur de son cabinet, s'est rendu à Londres où il a présidé, dans les nouveaux bâtiments de l'Institut, la distribution des prix du Lycée français en présence de Lord de La Warr, président of the Board of Education, qui prendra également la parole. Dans une formule vivement appréciée des élèves du lycée, ce dernier a défini l'éducation comme « ce qui reste quand vous avez oublié tout ce que vous avez appris. » ■

1931. JEUDI 18 JUIN A EU LIEU LA DISTRIBUTION DES PRIX AU LYCÉE FRANÇAIS DE VARSOVIE. CET ÉTABLISSEMENT, FONDÉ EN 1919, EUT, LA PREMIÈRE ANNÉE, 36 ÉLÈVES. IL EN COMPTE MAINTENANT 255 RÉPARTIS EN 10 CLASSES ET UNE CLASSE DE PHILOSOPHIE.

Des Français privés d'éducation

LE PALAIS ROYAL DE MADRID

SÉLECTION D'ARTICLES PAR
ALEXANDRE AL SULEIMAN,
BENJAMIN FORESTIER,
JEAN-JACQUES JARNICKI, 1^{RE},
LYCÉE FRANÇAIS DE VARSOVIE

Une menace très sérieuse plane au-dessus de la tête des futurs lycéens des établissements de Madrid et de Londres. C'est en effet le second cycle qui est en danger faute d'effectifs suffisants et à cause de problèmes de financement des études. L'avenir de centaines d'élèves est en jeu !



■ Pour l'enseignement français à Madrid

M. Legendre, *Journal des débats*, 5 juillet 1925.

Les familles françaises qui habitent l'Espagne et beaucoup d'Espagnols amis de la culture française se montrent justement émus de certains projets de réforme, ou plutôt de mutilation, des études secondaires au lycée français de Madrid. Ces projets sont encore assez vagues, ou du moins ils ne sont que vaguement connus, mais c'est là un premier reproche à leur adresser, puisque l'année scolaire, à Madrid, se termine précisément dans deux jours, et que les familles et les professeurs vont partir en vacances et se disperser sans savoir dans quelles conditions se fera la rentrée prochaine. Est-ce là un moyen d'esquiver une discussion pour laquelle on manquerait sans doute de bons arguments ?

En tous cas, la menace qui pèse sur notre enseignement est assez grande, dans son

imprécision, pour avoir décidé la Société de bienfaisance et d'enseignement de Madrid et l'Union des anciens combattants résidant en Espagne à prendre la défense d'une des œuvres françaises qui font le plus d'honneur à la France. Chacune de son côté, ces deux sociétés, qui représentent vraiment la colonie française, ont adressé à M. l'ambassadeur de France une requête respectueuse en le priant de faire valoir auprès du gouvernement français les puissantes raisons que nous avons, à l'heure actuelle plus que jamais, de ne pas laisser diminuer notre pays, car c'est bien de cela qu'il s'agit, devant nos amis, devant nos rivaux et devant nos ennemis. Nous savons que, de leur côté, de nombreux ingénieurs de Madrid et des provinces, réunis récemment en un banquet, se sont montrés également inquiets de cette fâcheuse éventualité.

Il s'agit, en effet, d'une suppression éventuelle de l'enseignement secondaire français à Madrid ; d'une suppression pure et

ON SUPPRIMERAIT LA CLASSE DE PREMIÈRE, SOUS PRÉTEXTE QU'ELLE N'A PAS ASSEZ D'ÉLÈVES, EN FAISANT LA PROMESSE DÉRISOIRE DE LA RÉTABLIR AU BOUT D'UNE ANNÉE.

simple ou d'une décapitation ; on supprimerait la classe de première, sous prétexte qu'elle n'a pas assez d'élèves, en faisant la promesse dérisoire de la rétablir au bout d'une année. Mais il est certain que cette césure de défiance, si elle était malheureusement prise, détournerait plus d'une famille de faire entrer ses enfants même en seconde ; et, au bout d'une année, pour être conséquent, il faudrait non pas rétablir

la première, mais supprimer la seconde. S'il n'y a pas davantage d'élèves en première, c'est justement parce qu'une série de maladroites et de contretemps ont, dans ces dernières années, inquiété les familles qui eussent pu mettre leurs enfants dans cette classe. Quoique, grâce aux efforts de nos ambassadeurs successifs et de quelques personnalités toutes dévouées à la cause française, une session de baccalauréat ait eu lieu à Madrid (ce qui est, d'ailleurs, conforme aux promesses faites et justifiées par des cas tout à fait analogues), certaines intrigues ont réussi à entretenir et à renouveler les inquiétudes des familles au sujet de cette session. Cette année même, on a eu un moment des raisons de craindre qu'il n'y eût pas de session à Madrid. Comme les voyages d'Espagne en France, à l'époque du baccalauréat, sont très fatigants et même incertains (car il faut retenir ses places longtemps à l'avance, et on ne les obtient pas toujours pour la date que l'on désire), on conçoit

que plus d'un père de famille n'accepte pas un pareil aléa et renonce à garder ses fils auprès de lui à Madrid l'année où ils doivent préparer leur baccalauréat. La règle des économies, que quelques personnes mettent toujours en avant (du moins contre le lycée français, car ces mêmes personnes ne s'en embarrassent pas toujours pour leur propre compte), a été respectée au lycée français d'une façon vraiment édifiante. Après plusieurs réductions, il se trouve que le traitement d'un professeur marié et père de famille (nous estimons que cette catégorie est spécialement digne d'intérêt) lui permet à peine de tenir le rang qu'il doit tenir. La valeur de l'enseignement donné par les professeurs vient encore d'être prouvée par les brillants résultats du baccalauréat, hautement attestés par les éminents maîtres de l'Uni-

CE SONT DES INCOHÉRENCES DE CE GENRE QUI CARACTÉRISENT TROP SOUVENT NOS RÉFORMES. IL N'Y A PAS DE RAISON POUR REFUSER À QUELQUES POTACHES FRANÇAIS DE LONDRES CE QU'ON ACCORDE À TOUS LES POTACHES ÉTRANGERS DE PARIS.

versité de Toulouse qui sont venus présider la session. Et le dévouement de ces maîtres est assez grand pour qu'ils soient prêts à accepter, sans augmentation de traitement, un supplément d'heures de service tant il est évident que l'intérêt français réclame en ce moment un développement et non une mutilation de notre enseignement. Il a été reconnu depuis longtemps, mais surtout depuis la guerre, que l'établissement d'un lycée de plein exercice était le complément indispensable des œuvres de rapprochement intellectuel franco-espagnoles. C'est pour permettre l'établissement de ce lycée de plein exercice que la Société française de bienfaisance et d'enseignement a cédé à l'Etat le collège qu'elle dirigeait : cette cession a comporté pour la société de très grands sacrifices matériels qu'elle a consentis volontiers dans l'intérêt national.

Si donc aujourd'hui, alors que les Allemands accusent, à Madrid (et à Séville, et à Malaga, et probablement ailleurs), le caractère alle-

mand de leurs institutions d'enseignement, la France renonce elle-même à défendre ce qui constitue la culture supérieure française, il n'y aura pas là seulement une fâcheuse défaillance devant nos ennemis, il y aura un oubli non moins fâcheux des engagements pris envers nos compatriotes.

■ Les frais d'écologie à Londres : un exemple d'inconséquence

A. A.-P., *Journal des débats*, 27 février 1938

Il y a à Londres un lycée français. Ce lycée n'est pas gratuit, même pour les familles françaises, tandis que nos lycées de France sont gratuits même pour les enfants des étrangers. L'Association des parents londoniens affiliée à l'Union régionale des Associations de parents de l'Académie de Lille ne demande pas la gratuité, mais la création de bourses pour les enfants français de familles modestes. C'est du reste ce que réclamaient, aussi bien en France qu'ailleurs, tous les gens raisonnables. La gratuité automatique et universelle ne pouvait que provoquer un afflux inconsidéré vers des études qui sont un leurre et une source de déception pour ceux qui s'y jettent aveuglément en surnombre. Les bourses au contraire supposent une discrimination salutaire. Il faut au moins les demander et tout le monde n'en demande pas. Et il faut plus ou moins justifier qu'on en a besoin.

Malgré des démarches et des promesses répétées, la création de bourses pour le lycée de Londres n'a pas été réalisée. Il y a pourtant un intérêt évident à retenir au lycée français des enfants français désireux et capables d'une bonne culture française que la situation de fortune de leurs parents risque de ne pouvoir leur assurer. Le président de l'Union des parents de l'Académie lilloise, le docteur Deroide, nous cite un ménage dont la femme d'origine turque et de nationalité anglaise, habite Londres et est expulsée de France. Le mari, de nationalité turque, habite Paris les deux fils font gratuitement leurs études dans un lycée de la capitale. C'est bien beau et très généreux de notre part, mais les ménages français de Londres ne peuvent pas tous se séparer ou devenir plus ou moins étrangers pour assurer à leurs enfants les bienfaits de l'éducation nationale.

Ce sont des incohérences de ce genre qui caractérisent trop souvent nos réformes, improvisées dans la nuit et accomplies au petit bonheur. Il n'y a vraiment pas de raison pour refuser à quelques potaches français de Londres ce qu'on accorde automatiquement à tous les potaches étrangers de Paris. ■

En Hongrie, le français à l'honneur

ARTICLE SÉLECTIONNÉ PAR SEBASTIAN CZARNOWSKI, KAROL ŁUCZKA, ROMAN MALIK, 1RE, LYCÉE FRANÇAIS DE VARSOVIE

En 1938, sur la décision des Œuvres françaises à l'étranger, un lycée catholique français est créé près de Budapest (Gödöllő), dirigé par l'abbé A. Gabriel, de l'ordre des Prémontrés. Marc Schérer, philosophe et secrétaire général de la Jeunesse étudiante chrétienne (JEC) est affecté en janvier 1940 au Lycée de Godollo pour sauvegarder cet établissement qui survit au régime de Vichy mais disparaît dans le siège de Budapest en 1945.

Maurice RICORD, Journal des débats 13 novembre 1943.

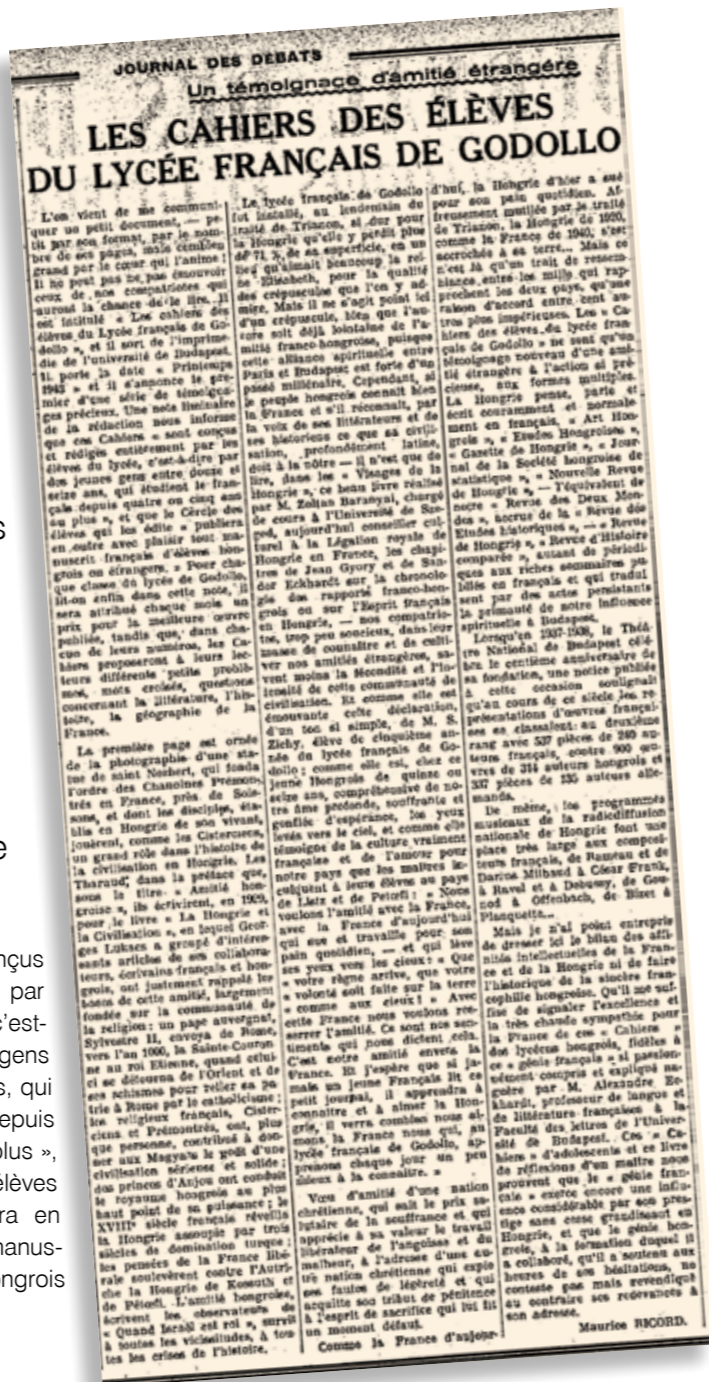
On vient de me communiquer un petit document, petit par son format, par le nombre de ses pages, mais combien grand par le cœur qui l'anime ! Il ne peut pas ne pas émouvoir ceux de nos compatriotes qui auront la chance de le lire. Il est intitulé « Les cahiers des élèves du Lycée français de Godollo », et il sort de l'imprimerie de l'université de Budapest. Il porte la date « Printemps 1943 » et il s'annonce le premier d'une série de témoignages précieux. Une note liminaire de la rédaction nous informe que

CES CAHIERS SONT CONÇUS ET RÉDIGÉS ENTIÈREMENT PAR LES ÉLÈVES DU LYCÉE DE GODOLLO, C'EST-À-DIRE PAR DES JEUNES GENS ENTRE DOUZE ET SEIZE ANS, QUI ÉTUDIENT LE FRANÇAIS DEPUIS QUATRE OU CINQ ANS AU PLUS.

ces Cahiers « sont conçus et rédigés entièrement par les élèves du lycée, c'est-à-dire par des jeunes gens entre douze et seize ans, qui étudient le français depuis quatre ou cinq ans au plus », et que le Cercle des élèves qui les édite « publiera en outre avec plaisir tout manuscrit français d'élèves hongrois ou étrangers ».

■ Une amitié franco-hongroise presque millénaire

La première page est ornée de la photographie d'une statue de saint Norbert, qui fonda l'ordre des Chanoines Prémontrés en France, près de Soissons, et dont les disciples, établis en Hongrie de son vivant, jouèrent, comme les Cisterciens, un grand rôle dans l'histoire de la civilisation en Hongrie. Les Tharaud, dans la préface que, sous le titre « Amitié hongroise », ils écrivirent, en 1929, pour le livre « La Hongrie et la Civilisation », en lequel Georges Lukacs a groupé d'intéressants articles de ses collaborateurs, écrivains français et hongrois, ont justement rappelé les bases de cette amitié, largement fondée sur la communauté de la religion : un pape auvergnat, Sylvestre II, envoya de Rome, vers l'an 1000, la



Sainte-Couronne au roi Etienne, quand celui-ci se détourna de l'Orient et de ses schismes pour relier sa patrie à Rome par le catholicisme ; les religieux français, Cisterciens et Prémontrés, ont, plus que personne, contribué à donner aux Magyars le goût d'une civilisation sérieuse et solide ; des princes d'Anjou ont conduit le royaume hongrois au plus haut point de sa puissance ; le XVIIIe siècle français réveilla la Hongrie assoupie par trois siècles de domination turque ; les pensées de la France libérale soulevèrent contre l'Autriche la Hongrie de Kossuth et de Pétœfi. L'amitié hongroise, écrivent les observateurs de « Quand Israël est roi », survit à toutes les vicissitudes, à toutes les crises de l'histoire. Le lycée français de Godollo fut installé, au lendemain du traité de Trianon, si dur pour la Hongrie qu'elle y perdit plus de 71% de



UNE VUE PANORAMIQUE SUR LE DANUBE

sa superficie, en un lieu qu'aurait beaucoup la reine Elisabeth, pour la qualité des crépuscules que l'on y admire. Mais il ne s'agit point ici d'un crépuscule, bien que l'aurore soit déjà lointaine de l'amitié franco-hongroise, puisque cette alliance spirituelle entre Paris et Budapest est forte d'un passé millénaire. Cependant, si le peuple hongrois connaît bien la France et s'il reconnaît, par la voix de ses littérateurs et de ses historiens, que sa civilisation est profondément latine, dans les « Visages de la Hongrie », ce beau livre réalisé par M. Zoltan Baranyai, chargé de cours à l'Université de Szeged, aujourd'hui conseiller culturel à la Légation royale de Hongrie en France, les chapitres de Jean Gyory et de Sandor Eckhardt sur la chronologie des rapports franco-hongrois ou sur l'Esprit français en Hongrie, - nos compatriotes, trop peu soucieux, dans leur masse de connaître et de cultiver nos amitiés étrangères, savent moins la fécondité et l'intensité de cette communauté de civilisation.

■ L'émouvante déclaration d'un élève


Et comme elle est émouvante cette déclaration, d'un ton si simple, de M. S. Zichy, élève de cinquième année du lycée français de Godollo ; comme elle est, chez ce jeune Hongrois de quinze ou seize ans, compréhensive de notre âme profonde, souffrante et gonflée d'espérance, les yeux levés vers le ciel, et comme elle témoigne de la culture vraiment française et de l'amour pour notre pays que les maîtres inculquent à leurs élèves au pays de Listz et de Petœfi : « Nous voulons l'amitié avec la France, avec la France d'aujourd'hui qui sue et travaille pour son pain quotidien, - et qui lève ses yeux vers

les cieux : « Que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme aux cieux ! » Avec cette France nous voulons resserrer l'amitié. Ce sont nos sentiments qui nous dictent cela. C'est notre amitié envers la France. Et j'espère que si jamais un jeune Français lit ce petit journal, il apprendra à connaître et à aimer la Hongrie, il verra combien nous aimons la France nous qui, au lycée français de Godollo, apprenons chaque jour un peu mieux à la connaître. »

■ La Hongrie pense, parle et écrit en français

Vœu d'amitié d'une nation chrétienne, qui sait le prix salutaire de la souffrance et qui apprécie à sa valeur le travail libérateur de l'angoisse et du malheur, à l'adresse d'une autre nation chrétienne qui expie ses fautes de légèreté et qui acquitte son tribut de pénitence à l'esprit de sacrifice qui lui fit un moment défaut. Comme la France d'aujourd'hui, la Hongrie d'hier a sué pour son pain quotidien. Affreusement mutilée par le traité de Trianon, la Hongrie de 1920, comme la France de 1940, s'est accrochée à sa terre... Mais ce n'est là qu'un trait de ressemblance entre les mille qui rapprochent les deux pays, qu'une raison d'accord entre cent au très plus impérieuses. Les « Cahiers des élèves du lycée français de Godollo » ne sont qu'un témoignage nouveau d'une amitié étrangère à l'action si précieuse, aux formes multiples. La Hongrie pense, parle et écrit couramment et normalement en français, « Art Hongrois », « Etudes Hongroises », « Gazette de Hongrie », « Journal de la Société hongroise de statistique », « Nouvelle Revue de Hongrie », - l'équivalent de notre « Revue des Deux Mondes »,

accrue de la « Revue des Etudes historiques », « Revue de Hongrie », « Revue d'Histoire comparée », autant de périodiques aux riches sommaires publiés en français et qui traduisent par des actes persistants la primauté de notre influence spirituelle à Budapest. Lorsqu'en 1937-1938, le Théâtre National de Budapest célébra le centième anniversaire de sa fondation, une notice publiée à cette occasion soulignait qu'au cours de ce siècle les représentations d'œuvres françaises se classaient au deuxième rang avec 537 pièces de 240 auteurs français, contre 900 œuvres de 135 auteurs allemands. De même, les programmes musicaux de la radiodiffusion nationale de Hongrie font une place très large aux compositeurs français, de Rameau et de Darius Milhaud à César Frank, à Ravel et à Debussy, de Gounod à Offenbach, de Bizet à Planquette... Mais je n'ai point entrepris de dresser ici le bilan des affinités intellectuelles de la France et de la Hongrie ni de faire l'historique de la sincère francophilie hongroise. Qu'il me suffise de signaler l'excellence et la très chaude sympathie pour la France de ces « Cahiers » des lycéens hongrois, fidèles à ce « génie français » si passionnément compris et expliqué naguère par M. Alexandre Eckhardt, professeur de langue et de littérature françaises à la Faculté des lettres de l'Université de Budapest. Ces « Cahiers » d'adolescents et ce livre de réflexions d'un maître nous prouvent que le « génie français » exerce encore une influence considérable par son prestige sans cesse grandissant en Hongrie, et que le génie hongrois, à la formation duquel il a collaboré, qu'il a soutenu aux heures de ses hésitations, ne conteste pas mais revendique au contraire ses redevances à son adresse.


HONGRIE / MAGYAR
BUDAPEST / BUDAPEST
Lycée Français Gustave Eiffel
Effectifs : 610 élèves dont 310 français
Chef d'établissement : HAUDECOEUR Régis
Adresse : Mariaremetei út 193-199 / 1525 Budapest, Pf. 583
Tél : 00 36 1 275 42 96
Fax : 00 36 1 395 68 58
Mél : l.f.b@t-online.hu
Web : http://www.lfb.hu

Rencontre européenne des délégués lycéens

Du 5 au 8 mai 2010, une cinquantaine de lycéens de 17 pays d'Europe se sont retrouvés au Parlement européen, à Bruxelles. Objectif : échanger, partager et diffuser les pratiques citoyennes des lycéens.

REMERCIEMENTS À
JESSICA CYNDECKA,
ÉTUDIANTE À BRUXELLES

Une première édition avait eu lieu les 3, 4 et 5 décembre 2008. 42 délégués lycéens de 7 pays d'Europe s'étaient rencontrés pendant la Présidence française de l'Union européenne. Ils avaient soulevé plusieurs enjeux pour les adultes et éducateurs, autour de la citoyenneté :

1. la responsabilité fondamentale des éducateurs, puisqu'à l'École, les élèves apprennent à devenir des citoyens ;
2. la spécificité de l'École dans cette préparation ;
3. la délégation comme démarche effective de responsabilisation.

Deux ans plus tard, le défi est-il relevé ? Avec la réforme du lycée, les élèves vont-ils gagner en responsabilité ? Les participants souhaitaient faire un bilan de leurs propositions 2008 et poursuivre ces rencontres dans un contexte plus large. Les élèves présents ont exprimé leur souhait et la nécessité selon eux d'agir et de ne pas se contenter de proposer, de s'ouvrir à d'autres pays d'Europe et d'associer à la préparation de ces rencontres un plus grand nombre de responsables éducatifs qui s'impliqueront, en amont et en aval, dans une nouvelle aventure européenne.

Des élèves représentant 17 pays d'Europe

Une deuxième édition a associé les établissements de l'Union européenne relevant de l'AEFE et leurs cinq académies partenaires. Le projet a concerné les pays de l'Union Européenne qui accueillent au moins un lycée français relevant de l'AEFE. Chaque délégation étrangère comportait un lycéen ayant une bonne maîtrise de la langue du pays d'accueil et un lycéen d'un établissement du pays d'accueil, étudiant la langue française. Étaient ainsi représentés l'Allemagne, l'Autriche, la Belgique, le Danemark, l'Espagne, la Grèce, la Hongrie, l'Irlande, l'Italie, le Luxembourg, les Pays Bas, la Pologne, le Portugal, la Roumanie, le Royaume Uni, et la République Tchèque. La délégation française

réunissait des lycéens de Grenoble, Nancy Metz et Lille, toutes académies ayant des partenariats AEFE en Europe.

Trois objectifs ambitieux

Ensemble, les participants ont comparé la place de l'élève dans l'établissement scolaire dans les systèmes éducatifs européens. La restitution de leurs travaux a été faite dans leur langue d'origine et, successivement, par les lycéens grecs, hongrois, portugais et danois, avec traduction par leur « binôme » du lycée français de ces mêmes pays. Pour harmoniser la participation des élèves à la vie de leur lycée, ils ont fait plusieurs propositions :

1. développer une représentation des lycéens à tous les niveaux (établissement, académique ou régional et national),
2. donner une définition commune à la notion de "délégué des élèves" en développant la formation des élus et délégués lycéens, en définissant les marges d'autonomie pour les décisions des élus lycéens et en prenant en compte les engagements des élus lycéens dans le cursus d'études
3. mettre en place, à terme, un Conseil Européen de la Vie Lycéenne qui pourrait se réunir tous les ans.

Des échanges fructueux

Une rencontre a eu lieu avec deux anciens élèves des lycées français : Monsieur Miguel Angel Martinez Martinez, Vice-président du Parlement européen et Madame Olga Cosmidou, Directrice générale de l'interprétation et des conférences au Parlement européen. Le samedi 8 mai, veille de la Journée de l'Europe, les lycéens ont pu découvrir les arcanes de l'interprétariat : explications de la responsable des cabines en langue française, présentation de la fonction d'interprétariat, échanges avec des interprètes des différentes nationalités présentes. Les délégués lycéens se sont donné rendez-vous dans deux ans, pour faire un bilan de leurs propositions. ■



LES LYCÉENS EN SÉANCE DE TRAVAIL AU PARLEMENT EUROPÉEN

LES ÉLÈVES ONT EXPRIMÉ LA NÉCESSITÉ D'AGIR ET DE NE PAS SE CONTENTER DE PROPOSER, DE S'OUVRIR ET D'ASSOCIER À LA PRÉPARATION DE CES RENCONTRES UN PLUS GRAND NOMBRE DE RESPONSABLES ÉDUCATIFS QUI S'IMPLIQUERONT, EN AMONT ET EN AVANT, DANS UNE NOUVELLE AVENTURE EUROPÉENNE.



LE PARLEMENT EUROPÉEN, À BRUXELLES.



EVELYNE LOCICERO,
FEMMES BERBÈRES AU
MARCHÉ DE ZAGORA

REMERCIEMENTS À ISABELLE SAISET,
LYCÉE FRANÇAIS DE MADRID

Femmes de la Méditerranée, entre tradition et modernité

Comment rapprocher les rives européenne, africaine et asiatique de la Méditerranée ? Le projet « Femmes de la Méditerranée, entre tradition et modernité », initié par le Lycée Français de Madrid, a pour ambition d'ouvrir aux élèves des 38 établissements français du bassin méditerranéen un espace de recherche et de création commun sur le thème qui donne son titre au projet.

Femmes de la Méditerranée
entre tradition et modernité

Des équipes dynamiques composées de proviseurs, documentalistes et enseignants de toutes disciplines proposent aux élèves d'explorer, selon les angles et les modalités de leur choix, l'univers des femmes méditerranéennes d'hier et d'aujourd'hui, dans leur culture et leur évolution respectives. L'objectif est qu'au terme de cette « odyssée »

singulière naissent les mots et les images capables de rendre compte de la diversité mais aussi de la parenté profonde qui unit ces femmes, filles qu'elles sont toutes d'une mère commune, la Mer Méditerranée. L'enjeu, pour les équipes pédagogiques engagées dans le projet est d'explorer, pour en restituer la richesse, l'univers de ces femmes qui sur les rives de la Méditerranée, perpé-

L'OBJECTIF EST QUE NAISSENT LES MOTS ET LES IMAGES CAPABLES DE RENDRE COMPTE DE LA DIVERSITÉ MAIS AUSSI DE LA PARENTÉ PROFONDE QUI UNIT CES FEMMES, FILLES QU'ELLES SONT TOUTES D'UNE MÈRE COMMUNE, LA MER MÉDITERRANÉE.

tuent depuis des générations l'héritage de leurs aïeules sans jamais renoncer à leur volonté d'émancipation.

■ Sapho, Marraine du projet

Le projet bénéficie du soutien d'élus et de personnalités du monde de la culture : écrivains, organisateurs de festivals, responsables d'événements culturels, intellectuels... Sapho, artiste française née à Marrakech, a accepté de devenir la Marraine du projet. Chanteuse dans plusieurs langues (français, arabe, anglais, espagnol, hébreu), elle

a également sorti un livre de caricatures dessinées sur les tables de la brasserie la Coupole, donné de nombreuses lectures de poésie, et publié plusieurs romans. À la fois artiste aux multiples facettes, (chanteuse, écrivain, dessinatrice) et soutenant plusieurs causes, elle tente de symboliser l'union entre Juifs et Arabes, Palestiniens et Israéliens avec son album *Orients*, joué par un orchestre mixte de Nazareth en 2003.

■ Une multitude d'approches pédagogiques

Par l'amplitude et la richesse du champ qu'il ouvre à la recherche, le sujet « Femmes de la Méditerranée, entre tradition et modernité » se prête à une multitude d'approches pédagogiques. Un travail interdisciplinaire et collectif porte sur des travaux d'écriture (rédaction de textes brefs sur l'univers des femmes méditerranéennes) et des productions visuelles (photos, peintures, dessins et illustrations diverses) mais aussi sonores (concerts) et théâtrales (par exemple la pièce « Mère Méditerranée » de l'Atelier Théâtre du Lycée Français de Madrid).

■ Une grande exposition à venir

Une exposition itinérante de productions d'élèves, écrites et visuelles, viendra couronner cet ambitieux programme. Afin

de donner tout son sens et de pérenniser le travail réalisé par les élèves, la mise en commun des travaux prendra la forme d'une exposition générale. Cette exposition est prévue à l'échelle internationale et aura lieu simultanément autour de la Méditerranée, dans les différents établissements participants, dans les centres culturels et auprès des partenaires du projet. Une publication réunira également les réalisations les plus significatives. Cette publication, sorte de « catalogue de l'exposition », constituera l'échelon ultime de ce vaste projet pédagogique méditerranéen, dont elle sera le témoignage le plus fidèle, sa plus belle trace.



ESPAGNE / ESPAÑA
MADRID / MADRID
Lycée Français
Effectifs : 3591 élèves dont 1983 français
Chef d'établissement : MONDOLONI Pierre
Adresse : Plaza del Liceo n° 1 / 28043 Madrid
Tél : 00 34 91 748 94 90
Fax : 00 34 91 300 19 52
Mél : proviseur@lfmadrid.org
Web : <http://www.lfmadrid.net>



UN BEL EXEMPLE DE PRODUCTION THÉÂTRALE

In memoriam Bronislaw Geremek

1^{RE}, LYCÉE FRANÇAIS DE VARSOVIE,
BRITISH SCHOOL OF WARSAW, LICEUM
ŻMICHOWSKA

Le 13 juillet 2008, Bronislaw Geremek a trouvé la mort dans un accident de voiture. Ce grand Européen avait, trois ans auparavant, accepté de discuter avec les élèves du Lycée Français de Varsovie et leurs camarades du lycée bilingue franco-polonais Żmichowska et de la British School of Warsaw. Retour sur cette rencontre à partir de quelques extraits.

Au XVIII^e siècle, un très grand légiste allemand a posé la question de savoir comment caractériser le Reich ? Qu'est-ce que c'est que l'Empire allemand ? Il répondait « c'est un monstre car c'est une bête que l'on n'a jamais vue ». L'Union Européenne est un animal qu'on n'a jamais vu avec les peuples et les Etats nations existants. Jacques Delors disait que l'UE est une fédération des Etats nations mais pas un super Etat, pas la République européenne, pas l'Etat européen. C'est une richesse de l'Europe. Comment concilier, gérer ces différences à l'intérieur d'une communauté ? Ce n'est pas une difficulté dans le processus de l'intégration

européenne mais il y a aussi la formule de la fédération, c'est-à-dire que les Etats nationaux vivent ensemble et définissent une politique qui pourrait devenir une politique commune. Nous pouvons dire que l'UE est une communauté. L'UE fait penser à un Etat mais la communauté est le mot le plus approprié mais c'est aussi la réalité de l'Union. [...] On préserve tous les droits des gouvernements nationaux, des Etats nations et on ne prévoit pas la formation d'un Etat, d'un super Etat, même d'un Etat fédéral.

■ Sur la dimension politique de l'Union Européenne

Une formule que, peut être, vous connaissez dit que l'UE est un géant économique mais un nain politique parce que sur ce plan l'UE existe peu. Si vous regardez la situation dans les Balkans, avec quel sentiment d'humiliation nous avons tous regardé les soldats des forces armées européennes cloués en Bosnie-Herzégovine par les soldats d'un des pays de cette région dont je ne dirai pas le nom... il s'agissait des Serbes, mais on peut aussi bien dire que c'était le problème des autres peuples de cette région. Les soldats d'un de ces pays ont humilié les forces européennes, et l'incapacité d'action de l'Europe était évidente, il fallait une fois de plus faire appel à l'armée américaine. Pour sortir de cet état de faiblesse se posait le problème de la défense européenne et de la politique étrangère commune. [...] On peut dire :



comment créer un poste de ministre des affaires étrangères lorsqu'il n'y a pas d'affaires étrangères dans l'Union Européenne puisqu'il n'y a pas de politique commune ? Mais c'est dans la tradition de l'Union Européenne, ce que l'on appelle la méthode Jean Monnet ; c'était une méthode pragmatique, parfois des petits pas mais il s'agissait surtout de mettre en place un mécanisme. Quand en 1986, l'Acte Unique sous Jacques Delors introduisait le marché unique, cela semblait à l'époque aussi une chose bien en dehors des réalités. Comment passer d'un marché commun à un marché unique ? Et puis le résultat était que peu à peu, la chose était une réalité. Et bien, pour qu'il y ait une politique étrangère commune il fallait bien commencer par quelque chose. La fonction du ministre des affaires étrangères est un mécanisme qui fait progresser la dimension politique de l'Union Européenne.

■ Une Europe trop bureaucratique ?

Jacques Delors définit deux choses importantes : Etat Nation et Fédéra-

tion. Est-ce qu'il y a un danger de l'Etat Nation ? Il y a plutôt un danger de la formation d'un système trop bureaucratique. Le philosophe français du XVIII^e siècle Montesquieu disait qu'une tyrannie qui peut apparaître sur une scène politique européenne, c'est la tyrannie de la bureaucratie. Je n'exagère pas ce danger mais face à la masse de documents produits par l'UE, j'ai parfois l'impression que les citoyens ne sont pas une priorité. Évoquons l'exemple de la directive sur la propreté de l'eau dans les piscines. Je ne crois pas qu'il faille un débat européen : il faut tout simplement que la piscine soit propre. C'est une tendance parfois inquiétante. Mais tous les grands bâtiments de l'UE à Bruxelles tiendraient au Ministère de Bercy, si l'on compare. Le grand sociologue Max Weber disait que la bureaucratie est une façon de gérer les choses humaines et que ce n'est pas un phénomène péjoratif ; c'est nécessaire pour que les citoyens puissent vivre ensemble, mais si on exagère, je crois que le citoyen n'en sort pas dans la plénitude de ses droits.

■ Sur la faiblesse de l'espace public européen

Quand j'avais une expérience politique professionnelle, quand j'étais au parlement polonais, pendant 15 ans, j'avais le sentiment qu'il y avait derrière moi le souffle du peuple parce que les décisions qui étaient prises au parlement polonais, à la diète polonaise étaient regardées, analysées par les mass médias électroniques, dans la presse. Le parlement européen qui est-ce qui s'y intéresse ? On a un sentiment que le parlement européen pendant très longtemps, ayant ses prérogatives limitées, n'intéressait personne. On peut dire plus : que les réalités de l'Union Européenne n'intéressaient pas une famille européenne ; à la table d'une famille européenne on ne parle pas de l'UE. Et on ne se rend pas compte que la vie dans les pays européens, de plus en plus, est définie par ce qui est fait par le parlement au niveau européen. Pourquoi donc cette pénurie d'informations ? Je crois que ça tient à ce que deux philosophes, allemand et français, ont appelé la faiblesse de l'espace public européen.

À LA TABLE D'UNE FAMILLE EUROPÉENNE, ON NE PARLE PAS DE L'UE. ON NE SE REND PAS COMPTE QUE LA VIE EST DE PLUS EN PLUS DÉFINIE PAR CE QUI EST FAIT PAR LE PARLEMENT EUROPÉEN.

Pour qu'il y ait un espace public européen, tchèque, polonais... il faut qu'il y ait des mass médias qui assurent l'information et suscitent un intérêt sur ce qui se passe à Bruxelles et à Strasbourg.

■ Europe sociale ou Europe libérale ?

Est-ce qu'il y a un tel choix ? Est-ce que vraiment nous devons choisir entre le social ou le libéral, est-ce que nous aimons plus maman ou papa ? Non, on est un peu les deux. Il y a dans la construction européenne une place nécessaire pour une politique libérale et pour une politique sociale. Un de mes maîtres, mon maître français, Fernand Braudel, a écrit des œuvres sur le capitalisme, sur l'économie de marché, sur l'histoire économique, sur la Méditerranée, des œuvres vraiment de toute première importance et puis il me disait « Le marché, je l'aime. Le capitalisme, je ne l'aime pas. » Il faisait la différence entre les deux, en disant « Le marché, c'est la liberté ». C'est la liberté d'action de l'homme économique qui peut avoir des initiatives. Tandis que le capitalisme c'est une sorte d'exploitation sclérotique de la liberté du marché. Lorsqu'on se réfère à une telle thèse, on se trouve à mon sens sur le bon chemin. Braudel, dans les phrases finales de son œuvre sur le capitalisme disait : « Ce qu'il faut pour le bonheur des hommes, c'est le marché libre, la liberté politique et un peu de fraternité ». L'homme réaliste qu'il était. Je crois que dans cette formule qui est une formule française, il y a une place pour les deux. [...] A mon sens, il n'y a pas de différences dramatiques en ce qui concerne, disons, le libéral dans la politique européenne et le social dans la politique européenne. Les deux sont nécessaires. Dans le premier exposé que, à la fin de l'année 1989, le premier ministre Mazowiecki a présenté à la nation polonaise, il a dit « ce que nous voulons, c'est une économie sociale de marché ».

L'UNION EUROPÉENNE EST UN ANIMAL QU'ON N'A JAMAIS VU, UNE FÉDÉRATION DES ETATS NATIONS MAIS PAS UN SUPER ETAT, PAS LA RÉPUBLIQUE EUROPÉENNE, PAS L'ETAT EUROPÉEN. L'UE FAIT PENSER À UN ETAT MAIS LA COMMUNAUTÉ EST LE MOT LE PLUS APPROPRIÉ.

Sur la lutte contre la pauvreté et le problème du logement

Au Moyen Age, la définition du vagabond, était ou bien « inutile au monde » (on n'a pas de profit, le monde n'a pas de profit de ces marginaux) ou bien « sans demeure », et dans le français du XIVème - XVème siècle, c'était une très belle formule : « demeurant partout ». Alors, nous avons maintenant, non seulement les mal logés mais les gens demeurant partout, c'est à dire nulle part. C'est aussi le problème de l'exclusion et de la marginalisation. Il y a une organisation non gouvernementale qui a été formée autour d'un prêtre français d'origine polonaise, que les Polonais appellent Wrzesiński, que les Français appellent Père Josef Wresinski, et qui a formé un mouvement « Quart-Monde » en disant qu'on parle de Premier, Deuxième, Troisième Monde, Tiers-Monde, mais il y a aussi un Quatrième Monde, c'est-à-dire un monde de la misère, un monde de l'exclusion : le monde de la marginalité. Et ce mouvement disait qu'il ne faut pas répondre à ce problème là par la philanthropie, par la charité, par la bienfaisance, mais qu'il faut y répondre par des mesures politiques. C'est-à-dire que c'est un problème qui se pose devant la Communauté Internationale. Les Nations Unies ont répondu à cela dans la déclaration des « Objectifs du Millénaire » : les gouvernements et parlements nationaux devraient penser aux mesures pratiques afin de rendre impossible la marginalisation et l'exclusion.

La marginalisation et l'exclusion dans l'histoire, la plus dramatique à mon sens, est celle qui est liée au chômage. Dans les années 1930, les sociologues

- c'était le grand moment de la sociologie empirique allemande - ont fait une étude des chômeurs de Mariental, l'une des localités allemandes au cours de la Grande Crise, la Dépression de 1929-1931, et, dans cette étude, ce qui était frappant ce n'était pas seulement que le problème du chômage était dû à la prospérité matérielle, à la façon de trouver les sources d'approvisionnement d'existence, mais c'était aussi en terme d'utilité, d'inutilité sociale. Les hommes restant sans travail pendant assez longtemps - c'était surtout des hommes mais en partie des femmes aussi - avaient le sentiment d'être inutiles au monde c'est-à-dire de ne pas avoir de place dans la société.

Dans le nord de la Pologne, il y a un chômage héréditaire : les enfants de chômeurs deviennent chômeurs, il y a la reproduction de cette existence marginale ou cette existence d'exclusion. Alors le problème qui se pose est « comment répondre à cela ? ». Dans la tradition économique libérale on dirait qu'il faut tout d'abord la croissance économique, c'est la croissance qui crée les postes de travail. On pourrait aussi répondre à cela qu'il faut des politiques de soutien, les politiques qui fournissent aussi ce cadre d'utilité sociale. Le chômeur ne se trouve pas en dehors de la société et je crois que la France a, en ce domaine, une expérience extrêmement intéressante, importante : le chômeur était employé dans les travaux municipaux, au niveau de la ville, de la localité. Il y a un certain seuil où le chômage devient plus dramatique, où on ne peut pas répondre seulement par cette mise en œuvre de ceux qui ne travaillent pas, où il faut justement répondre en terme macroéconomique

EST-CE QUE VRAIMENT NOUS DEVONS CHOISIR ENTRE LE SOCIAL OU LE LIBÉRAL, EST-CE QUE NOUS AIMONS PLUS MAMAN OU PAPA ? NON, ON EST UN PEU LES DEUX. CE QUE NOUS VOULONS, C'EST LE MARCHÉ, MAIS AVEC UN CADRE SOCIAL.

pas en terme microéconomique, mais de toute façon, ma réponse est que l'Union Européenne ne répond pas encore à ces dangers d'exclusion et de marginalisation car nous avons pris comme principe que ça fait partie de la subsidiarité, ce qui peut être fait plus bas ne doit pas être fait plus haut, c'est un des principes de la science sociale du Moyen Age, de la pensée de St Thomas d'Aquin qui a été reprise par l'Union Européenne. En vertu de ces principes, ce problème ne se trouve pas au niveau de l'Union Européenne mais au niveau des pays membres, des politiques nationales.

Est-ce que c'est bon ? Je crois que ce n'est pas suffisant, j'ai le sentiment qu'il faudrait qu'il y ait dans la politique de l'UE, dans la politique collective, une prise en considération de l'exclusion, de la marginalisation comme des grands défis. A cela s'opposent la Grande Bretagne et les pays scandinaves qui ont une autre tradition et qui ne veulent pas que l'Union Européenne se base sur cela. [...] Il faut qu'il y ait des choix raisonnables. [...] Il appartient aux structures de l'Union Européenne, et aux gouvernements nationaux de prendre les décisions.

Sur les relations avec les Etats-Unis

J'ai parlé avec un homme politique français de très grande importance et qui m'a dit « n'allez pas croire que les Français sont anti-américains ; parce que de quoi rêve une famille française ? D'envoyer la fille ou le garçon dans une université américaine et qu'il revienne ensuite ». Il a rajouté : « Quelle musique chantent le plus les jeunes Français ? Ils chantent les chansons américaines. Quelle musique écoutent les jeunes ? La musique américaine. » Est-ce qu'il y a une différence d'attitude ? Je crois qu'il faut envisager ces problèmes dans le cadre historique. D'abord, je crois que c'est vrai que, au cours de la Première



LA RENCONTRE AVEC BRONISLAW GEREMEK AU LYCÉE FRANÇAIS DE VARSOVIE

Guerre mondiale, au cours de la Deuxième Guerre mondiale, nous, les Européens, avons eu besoin des Américains et, au cours de la guerre froide, de même. L'Europe avait besoin de l'Amérique. Donc je crois qu'il faut profiter de cette situation de la tradition de l'unité de l'Occident. Et puis il y a une différence de culture politique entre l'Amérique et l'Europe. On le voit par l'attitude à l'égard de la peine de mort. En Europe, on condamne la peine de mort, en Amérique non. [...]

Sur les stéréotypes entre Polonais et Français.

Les stéréotypes ont une très longue vie et résistent au fait de la réalité ; ce sont des stéréotypes formés par les lectures, par l'histoire, et il y a des stéréotypes qui n'ont pas de valeurs, où il n'y a pas de jugement de valeur. On dit « saoul comme un Polonais », mais nous les Polonais nous savons quelle est l'origine historique de cette phrase, que c'était en Espagne que Napoléon a dit : « Mais qu'est-ce qu'ils ont ces Polonais pour se battre si bien ». On lui a répondu qu'on leur avait donné un bon verre de vodka. Alors Napoléon a demandé à ses soldats qu'ils soient tous saouls comme des

Polonais. Donc vous voyez que c'est un stéréotype qui n'aurait pas de contenu péjoratif ; mais il y a des stéréotypes qui nuisent aux rapports entre nos peuples. Il y avait des stéréotypes qui partagent ma génération, qui partagent les Allemands et les Polonais d'une façon durable : les Allemands parlaient de la « Polnische Wirtschaft », c'était une définition de l'économie anarchique où personne ne sait gérer, la mauvaise économie, on disait l'économie polonaise. Il y a des stéréotypes du côté polonais aussi sur les Allemands et ce sont des stéréotypes négatifs, toute une série.

Est-ce qu'il y a un nombre de stéréotypes qui pourraient séparer la France et la Pologne ? Je ne crois pas. Il y a très longtemps, j'étais en France dans une famille de propriétaires terriens où j'étais reçu dans une maison semblable à une gentilhommière polonaise par deux gosses habillés en costume folklorique de Cracovie, à mon grand étonnement. J'ai appris que la maîtresse de maison née Jabłoński est la petite-fille d'un immigré polonais de 1830. Et c'est une famille donc qui est une famille où le mari est Français et Madame Franco-polonaise. Dans la conversation, le maître de maison dit : « écoute, la meilleure

mariage possible c'est le mariage franco-polonais. La meilleure gestion économique possible c'est le mariage entre le capital français et le travail polonais ». Et moi, j'étais fier parce que ça voulait dire que justement l'émigration ouvrière polonaise de la fin du 19ème siècle, de la période de l'entre-deux-guerres, et de la période en partie après la Deuxième guerre, que cette émigration a formé une maille de Polonais qui travaillent bien, qui jouent bien au foot. A cette époque la plupart des joueurs de football étaient Polonais ou étaient des Français d'origine polonaise et portaient des noms polonais. Alors le stéréotype peut avoir aussi une valeur positive, parce que ne croyez pas que tous les Polonais sont très travailleurs, c'est un stéréotype. Ce n'est pas mal qu'il y ait un tel stéréotype ; il crée des attitudes sympathiques.

Ce qui est important c'est de se connaître le mieux possible c'est qu'il faut donner des informations contre les stéréotypes, il faut qu'il y ait des traductions d'une part ou d'une autre. Il serait bon pour l'avenir de l'UE, de l'Europe, qu'il y ait plus de traduction de littérature polonaise sur le marché français, parce que ce sont les faits, les émotions qui permettent de briser les stéréotypes négatifs. ■



B. GEREMEK ÉTAIT UN SPÉCIALISTE DE L'HISTOIRE DES PAUVRES ET DES VAGABONDS

Le 9 mai, journée de l'Europe

BENJAMIN LEFEBVRE,
LYCÉE LOUIS PASTEUR (NORD)

Pour les 60 ans de la « déclaration Schuman », les Lycées Français du réseau AEFÉ ont multiplié les manifestations commémoratives et festives.

Le 9 mai 1950, sur proposition de Jean Monnet, Robert Schuman, ministre des Affaires étrangères français, fait une déclaration historique dans le salon de l'Horloge du Quai d'Orsay : il appelle à la mise en commun sous une autorité internationale des productions française et allemande de charbon et d'acier. Cette proposition est considérée comme l'acte de naissance de l'Union européenne. Aujourd'hui, le 9 mai est devenu un symbole européen (journée de l'Europe) qui, aux côtés du drapeau, de l'hymne, de la devise et de la monnaie unique (l'euro), identifie l'Union européenne en tant qu'entité politique.



A Athènes, un tournoi de football entre équipes européennes

En Grèce, le Lycée Franco-Hellénique Eugène Delacroix d'Athènes a organisé un tournoi de football regroupant les équipes des écoles allemande, polonaise, italienne, grecque et française. Une équipe de diplomates complétait le plateau. Dans une ambiance conviviale et détendue, tous les acteurs ont fait preuve de dynamisme et de respect, sous l'orchestration de deux arbitres officiels. L'équipe grecque du 4^e lycée d'Aghia Paraskévi a remporté la finale contre l'équipe de l'école allemande.

Le Lycée Français de Bilbao a organisé des rencontres sportives entre des classes du collège français, du collège allemand et du collège américain et un repas pique-nique accompagné d'un quizz multi-langue sur l'Europe, l'Union Européenne et l'Euro.

En Amérique centrale, cérémonies et jeux

Au Guatemala, le Lycée Français Jules Verne a accueilli l'Ambassadrice de France. Cette cérémonie a rassemblé 375 élèves de CM2 ou de niveau équivalent du Lycée Jules Verne et des collèges allemand, américain, autrichien, espagnol et du collège Viena. Un rappel historique a mis l'accent sur l'importance de l'appel du 9 mai 1950. Après l'acte protocolaire, les élèves ont participé à un jeu de connaissance des 27 pays de l'Union Européenne. Apprendre d'une

manière ludique, tel était l'enjeu, avant de profiter d'un excellent goûter français fait de pain, beurre, fromage et jus de raisin.

En Afrique, expositions et spectacles

Au Burkina Faso, une foire de l'Europe a été organisée au Lycée français Saint-Eupéry de Ouagadougou en partenariat avec la délégation de l'Union européenne. Au total, 35 stands de 18 structures travaillant avec l'UE au Burkina Faso y ont été dressés. Cette activité a surtout permis à la délégation de l'UE de présenter au grand public l'impact de ses actions de développement réalisées au « Pays des Hommes intègres ». De même, les exposants en ont profité pour mieux faire connaître leurs activités à travers des ventes de produits, des animations culturelles et des projections de film



AFRICA

Ecrivains de demain, deux talents à La Marsa 1 – Présences militaires françaises en Afrique 2 – Le statut de la femme dans la société tunisienne 4 – Le don d'organes en Tunisie 5 – Interview du docteur Mohamed Salah ben Ammar sur le don d'organes 5 – Festival franco-tunisien Tous en scène 7 – Conférence avec M. Yves Coppens 8 – Les relations Françafrique 10 – La calligraphie arabe : les outils du calligraphe 12 – L'Atlantide retrouvée ? 14 – Le cinquantenaire de la décolonisation de l'Afrique noire 16 – L'épopée dramatique du Congo-Océan 18 – Interview du Captain Finn, du camp U.S. « Lemonnier » à Djibouti 22 – Entretien avec Chehem Watta sur la consommation du khat en Afrique orientale 24 – Enfidha 26 – Léopold Sédar Senghor, un homme, une œuvre 28 – Casablanca, vitrine d'un Maroc dynamique et moderne 30 – Koh-Lanta ou le marché Sandaga 32 – Marina cap 3000 Bizerte 34 – L'industrie du jean délocalisée en Tunisie 36 – Reportage photographique, Sidi Bou Saïd en Tunisie 38.

<http://www.lyceeflaubert-lamarsa.com>

ASIA

Le Dit d'Asie de J.M.G. Le Clézio et de Juliette Gréco

Le dossier d'ASIA : « Cinéma mon amour »

Cinéma blong Vanuatu – Un Cinéma Paradiso d'Océanie – Coup de foudre pour Dovia ; Quotas : Séoul fait son cinéma – Le cinéma interdit – Park Chan-wook ; Entretien avec Brillante Mendoza, cinéaste philippin ; Cinéma mon amour – Barrage contre le Pacifique – Hiroshima mon amour ; La caméra de Rithy Panh pour lutter contre l'oubli – Entretien ; Philippe Claudel ; Eric Khoo, cinéaste de l'humain ; Dang Nhat Minh : du feu dans son art ; Tran Nu Yen Khe ; Toho, le cinéma sur un plateau ; Le cinéma indonésien – Julie Estelle, nouvelle toile ; Hong Kong : un cinéma fantasmé et une véritable passion – L'épopée du cinéma ; Shanghai : les ombres électriques – Allons au cinéma ; Kyoto : Eigamura, Zatoichi et le cinéma d'animation.

Patrimoine, éducation et mémoire d'Asie-Pacifique

La mosquée du Sultan à Singapour – Coup de théâtre au Lycée – Le HDB, une image de marque de Singapour ; L'École de Taipei a 22 ans ; Découverte de l'île indonésienne de Bintan ; A la découverte du delta de la Mahakam ; Cambodge : le droit à l'éducation avant tout – Sunthary – Le procès des Khmers rouges – Le puzzle du Baphuon ; On est tombé sur un os ; Pressions, pressions, la planète n'attend pas ; Point de vue de Sydney ; Thaïlande : vacances médicales au pays du sourire – Une rencontre hors du commun ; Laos : les Sea Games arrivent – Au cœur des Jeux ; M. Ishii, du Lycée au Musée.

<http://www.asia.aefe-asie.net>



Retrouvez votre revue



au CDI ou en ligne <http://www.lfv.pl>

Dans le prochain numéro, un dossier spécial sur « L'Europe des sciences ».

Jeunes journalistes, à vos claviers !



ATHENES



ATHENES



GUATEMALA



BURKINA FASO

RÉSEAU DES ÉTABLISSEMENTS D'ENSEIGNEMENT FRANÇAIS À L'ÉTRANGER*

Un réseau scolaire unique au monde

www.aefe.fr

130
PAYS

460
ÉTABLISSEMENTS

250 000
ÉLÈVES

● Etablissements en gestion directe (EGD) AEFÉ

● Etablissements conventionnés avec l'AEFE

● Etablissements uniquement homologués



aeefe
agence pour
l'enseignement
français
à l'étranger